

ET PENSÉE

AUBIER MONTAIGNE

16° R
10835
(13)

2
—
19

LOUIS BOUYER

la
décomposition
du
catholicisme

LA DÉCOMPOSITION
DU CATHOLICISME

23295

16°R

10835

(13)

LA RÉCOMPOSITION
DU CATHOLICISME

PRÉSENCE ET PENSÉE

LOUIS BOUYER

LA
DÉCOMPOSITION
DU CATHOLICISME

AUBIER-MONTAIGNE

ÉPIQUE ET PENSÉE

BOUIS BOUYER

LA

DÉCOMPOSITION

DU CATHOLICISME



Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.

© Editions Aubier - Montaigne, 1968.

I

Le pontificat de Jean XXIII, puis le Concile avaient paru inaugurer pour l'Eglise catholique un renouveau inespéré, sinon inespérable. En fait, il semblait que la redécouverte de la Bible et des Pères de l'Eglise, le mouvement liturgique, l'œcuménisme, et, par un retour aux sources de la théologie et de la catéchèse, une redécouverte de l'Eglise dans sa tradition la plus authentique conjuguée avec une ouverture décidée aux problèmes du monde contemporain : scientifiques, culturels, sociaux — il semblait que toutes ces choses qui, jusque-là, étaient restées le fait d'une petite élite, facilement suspectée en haut-lieu et encore peu influente dans la masse, allaient soudainement, ou tout au moins rapidement, gagner tout le corps après s'être imposées à ses chefs. Quelques années seulement ont passé depuis, mais, il faut l'avouer, la suite des événements ne semble pas, jusqu'ici, avoir beaucoup

répondu à cette attente. A moins de se boucher les yeux, il faut même dire franchement que ce que nous voyons ressemble bien moins à la régénération escomptée qu'à une décomposition accélérée du catholicisme.

Un homme politique français de premier plan, qui est chrétien mais n'appartient pas à l'Eglise catholique, parlant à quelques-uns de ses coreligionnaires sur les suites du Concile, leur disait, si j'en crois ce que l'un d'eux m'a répété, qu'on devait s'attendre maintenant à la disparition du catholicisme d'ici une génération. Cette opinion d'un observateur, sans doute peu sympathique à son objet mais certainement bien informé, sans passion et lucide, ne peut être écartée d'un revers de main.

Sans doute, une longue expérience a montré que les prophéties de ce genre, souvent renouvelées dans le passé, sont bien téméraires. L'historien Macaulay observait au siècle dernier que le catholicisme avait survécu à tant de crises et de si graves qu'on ne pouvait plus imaginer maintenant ce qui pourrait bien amener sa ruine définitive. Mais il serait trop facile pour les catholiques de se rassurer par de telles paroles, pour replonger dans la torpeur onirique à laquelle, aujourd'hui comme par le passé, ils ne sont que trop enclins. Sans vouloir rien dramatiser, il faut reconnaître que nous en sommes arrivés une fois de plus (et peut-être plus

que jamais) à l'un de ces tournants de l'histoire où, si la Providence veut une fois de plus nous secourir, elle ne le fera qu'en suscitant parmi nous des hommes dont la lucidité soit à la hauteur des circonstances, et le courage égal à la pénétration.

C'est d'abord de voir clair en nous-mêmes que nous avons besoin. A cet égard, il semble que nous ayons seulement échangé, ces derniers temps, une forme paralysante d'autosatisfaction pour une euphorie plus pernicieuse encore. Le « triomphalisme » de naguère, justement dénoncé, nous faisait saluer comme une succession de victoires les échecs les plus hâtivement colmatés, quand ce n'était pas camouflés. Nous pouvons rire de ce style, brusquement devenu désuet, de nos « Semaines religieuses ». Mais la nouvelle presse catholique n'a pas été longue à secréter un « néo-triomphalisme » qui ne vaut guère mieux, et qui peut être pire. Un hebdomadaire français, qui se dit « catholique », en venait récemment à nous apprendre que le renouveau post-conciliaire n'a pas encore vraiment pénétré l'Eglise d'Espagne, d'après ce critère : le nombre des vocations sacerdotales et religieuses n'y a pas beaucoup diminué ! Quand on en est arrivé à ce point de vue de Knock, où les signes de santé persistants sont interprétés comme des symptômes d'une gravité particulière, il faut que le mal soit bien avancé..., mais c'est l'esprit

du médecin qui est évidemment le plus malade !

Ce petit trait, qui pourrait paraître simplement comique, est révélateur d'un des aspects les plus significatifs de la crise où nous sommes. Je ne sais si le Concile, comme on le dit, nous a délivrés de la tyrannie de la Curie romaine, mais ce qu'il y a de sûr c'est que, *volens nolens*, il nous a livrés, après s'être livré lui-même, à la dictature des journalistes, et particulièrement, des plus incompetents et des plus irresponsables.

Il était sans doute fort difficile, dans une assemblée aussi nombreuse, de maintenir le secret des délibérations. Une certaine publicité pouvait d'ailleurs présenter des avantages, et non seulement parce que l'opinion publique, comme Pie XII lui-même le reconnaissait déjà, est devenue un facteur de la société moderne que nul ne peut ignorer ou mépriser. Un concile, et spécialement dans les circonstances où celui-ci se tenait, concerne toute l'Eglise. Et ce serait, nous y reviendrons, une vue très courte du rôle de l'autorité que celle qui supposerait qu'il concerne le corps tout entier seulement par ses décisions. L'autorité, dans l'Eglise, ne peut s'exercer fructueusement comme dans le vide. Si elle renonce à son rôle en enregistrant seulement passivement les opinions diverses flottant dans la masse des fidèles, elle ne saurait davantage le jouer en ignorant ceux-ci. Mais le « sentiment des fidè-

les » est tout autre chose qu'une opinion publique manipulée, voire même préfabriquée, par une presse qui, même quand elle n'est pas complètement dévoyée par la recherche du sensationnel, reste peu ou point capable de saisir la vraie portée des questions en cause, quand ce n'est pas leur véritable sens tout simplement.

Et, il faut le dire, quelque respect qu'on ait pour nos évêques et pour la conscience avec laquelle ils ont voulu s'acquitter de leur tâche conciliaire, beaucoup d'entre eux n'étaient pas préparés à l'exercer sous les rafales d'une publicité aussi bruyante et, si souvent, orientée par des préoccupations qui n'avaient que peu de chose en commun avec celles qui devaient être les leurs. Il ne faut pas trop s'étonner, dans ces conditions, si, surtout dans les dernières séances du Concile, beaucoup d'interventions et de réactions des Pères se sont trouvées bien plus « conditionnées » sans doute qu'ils ne s'en rendaient compte eux-mêmes par un souci de plaire à ces nouveaux maîtres. Les parlementaires savent depuis longtemps que la mort du système parlementaire n'est pas loin quand ils en viennent à parler comme ils le font, moins pour éclaircir les débats en cause que pour obtenir un *satisfecit* de la masse de leurs électeurs, en cajolant une opinion téléguidée par une presse à l'esbroufe. Novices en l'occurrence, ceux des évêques qui se sont laissés

plus ou moins manier par ces vieilles ficelles étaient assurément excusables pour autant. Mais, on doit bien s'en rendre compte, si, dans ce Concile comme dans tous ceux qui l'ont précédé, les intrigues et les factions intérieures à l'assemblée n'ont pas été le trait le plus édifiant, ce nouveau genre de pressions extérieures, sans doute parce qu'il était nouveau, s'est révélé non moins dommageable qu'avait pu l'être, dans le passé, l'intervention brouillonne des empereurs ou, après eux, des divers pouvoirs politiques.

Il faut ajouter aussitôt que les années qui ont suivi ont montré d'abondance que les évêques n'étaient certes pas les seuls, dans l'Eglise, à pouvoir perdre pied, et parfois la tête, sous les sollicitations vertigineuses d'un certain journalisme. On a vu depuis des théologiens parmi ceux qui paraissaient les plus solides céder aux tentations de l'interview avec une naïveté d'enfants vaniteux, prêts à dire n'importe quoi pour que les sophistes professionnels de notre temps les consacrent auprès des masses supposées passives. Quand un penseur des plus réfléchis et des mieux informés de la tradition catholique que nous ayons, après s'être ridiculisé dès ses premiers pas dans un pays où il n'était jamais allé en condamnant sans appel l'épiscopat local, dont il ne connaissait que ce qu'avaient bien voulu lui en dire ceux qui s'étaient saisi de lui

à son arrivée, se lance dans une apologie délirante de l'homosexualité, on mesure la faiblesse des « grands théologiens » eux-mêmes quand ils sortent de leur cellule pour s'exposer aux feux de la télévision, plus dangereux pour eux peut-être que ceux de la concupiscence.

Si la presse, et la presse catholique en particulier, s'était bornée à fournir une information exacte sur le Concile, elle aurait fait ce qu'on pouvait lui demander de plus fondamental pour contribuer à son succès. Elle aurait pu jouer un rôle plus élevé en contribuant à éclairer les Pères conciliaires eux-mêmes sur les aspirations profondes, ou plus simplement encore les besoins, les problèmes des fidèles, et du monde moderne en général. Plus délicate, mais point impossible eût été sa tâche d'exprimer les réactions réfléchies, les critiques, même les plus acérées, si elles étaient fondées, ne fût-ce que partiellement, non seulement des « experts » (qui n'étaient pas tous au Concile) mais des hommes de bonne volonté, plus ou moins aptes à connaître des questions traitées.

Quelque chose de cela, certes, s'est bien produit, encore qu'on doive constater que la presse spécifiquement catholique, ou, dans la presse en général, les informateurs catholiques n'aient pas été toujours de ceux à qui la palme puisse revenir. Mais trop souvent, dès lors, ceux des experts supposés qui se

sont prêtés le plus volontiers à jouer aux journalistes ont paru fâcheusement enclins à adopter les pires travers de leur nouveau métier, c'est-à-dire à chercher le sensationnel, voire le scandale, quand ce n'était pas à imposer leurs points de vue discutables par tous les moyens, diffamations et chantages compris. Après cela, il ne faut pas trop se plaindre si les journalistes professionnels n'ont pas fait beaucoup mieux.

Depuis, ce phénomène n'a fait que croître et embellir. La plupart des théologiens qui ont brigué la consécration de la « grande » presse ont contracté, avec une outrance parfois caricaturale, ces vices flagrants, dans une allégresse qui laisse rêveur sur les racines de leur attachement à la vérité. Quand on les voit aujourd'hui, en bataillons serrés, envoyer à la presse des condamnations foudroyantes d'encycliques pontificales, avant d'avoir eu seulement le temps de les lire, pour tâcher de devancer, et si possible de surpasser l'audace des commentateurs laïcs ou non catholiques eux-mêmes, on commence à apprécier la gravité du mal.

On ne l'évaluera tout à fait qu'en s'avisant de la crédulité à peine croyable avec laquelle ces guides présomptifs de l'opinion catholique peuvent accepter eux-mêmes, puis garantir auprès du bon public, des fables ineptes. Il ne s'agit plus, en effet, ici d'interprétations, toujours discutables, mais de

faits, et, dans bien des cas, de ces faits qu'un peu d'honnêteté et de perspicacité permet d'atteindre. Un test révélateur a été fourni par l'ouvrage sur la personnalité du pape Paul VI publié sous un pseudonyme arménisant. Une publicité officieuse s'est employée à le faire passer pour l'œuvre d'un diplomate familier des milieux romains. La fraude était si grossière (conversations évidemment fictives, qui, si même elles avaient eu lieu, n'auraient jamais pu être connues de ceux qui n'y étaient point, méconnaissance totale des caractères et des relations authentiques des personnages principaux mis en cause, etc.) qu'un journaliste américain put la dénoncer dès la parution du volume. Il n'eut aucune peine à établir que le « diplomate » en question était en réalité un jeune jésuite irlandais défroqué, lequel n'avait passé à Rome que le temps d'y collecter les plus stupides ragots. Ledit livre n'en a pas moins été traduit en français après cela, et recommandé chaudement par une des revues catholiques qu'on aurait cru sérieuses. Avertis de leur erreur, les rédacteurs se sont dérobés à toute rectification. On touche ici du doigt la forfaiture (consciente ou inconsciente) d'une intelligentsia catholique contemporaine : au nom des exigences modernes de la libre information, on est prêt à gober pour sa part, sans ombre d'esprit critique, des légendes à faire pâler Grégoire de Tours, et, une fois qu'on a contribué

à les accréditer dans le public, on se refuse, par fausse honte, au devoir minimum de rétablir une vérité qu'on avait aidé, par sa sottise, de véritables malfaiteurs à travestir.

Le rôle de la presse, et de la presse catholique avant tout, est évidemment considérable dans le désarroi actuel, dès ses premières origines, à l'époque du Concile, et depuis lors davantage encore. C'est pourquoi il convenait d'en partir pour analyser la situation. Mais ce que nous en avons dit suffit à montrer que ce n'est pas dans les défauts trop communs à l'information contemporaine qu'est la source du mal. Il semble qu'on ait ici simplement un cas de plus de ce qu'on peut observer en bien d'autres domaines que celui de la presse. A d'autres époques, sans réussir toujours à christianiser de fond en comble les institutions simplement humaines où ils s'inséraient, les chrétiens catholiques arrivaient, dans l'ensemble, à y introduire une certaine purification, et même une élévation indéniable. Quoi qu'on puisse penser de l'empire de Constantin et de ses successeurs, il valait mieux, pour dire le moins, que celui de Néron ou de Commode. Le chevalier médiéval, sans être en tout point un modèle, manifestait des vertus que les reîtres barbares qui l'avaient précédé ne possédaient certainement pas. Et l'humaniste chrétien de la Renaissance, malgré ses propres limitations,

l'emportait haut la main sur ses confrères qui ne l'étaient point.

Est-ce un hasard si, de nos jours, l'entrée des chrétiens, et spécialement des catholiques, dans les cadres du monde contemporain paraît n'y rendre que plus criants les défauts qui s'y observaient avant eux, quand ils n'en rajoutent pas de leur cru ? Ce qui vaut pour la presse, ou l'information en général, n'est-il pas simplement un équivalent de ce qu'on peut observer dans les partis politiques ou les syndicats quand les catholiques y font leur entrée ? Des « ultra » au P.S.U., en passant par l'Action française et le M.R.P., pour ne rien dire en d'autres pays du *Zentrum* germanique, de la démocratie chrétienne italienne, tout comme du régime de Franco ou du « révolutionnarisme » catholique d'Amérique du Sud, il est difficile d'échapper à l'impression que le « parti prêtre », qu'il s'inscrive à droite, à gauche ou au centre, rejoint presque partout d'emblée l'irréalisme, l'esprit de coterie et de « combines », le verbalisme creux ou la violence brutale qui sont défauts communs aux partis modernes, et qu'il les pousse bientôt jusqu'au grotesque et à l'odieux. Même chose pour les syndicats : colonisés par les catholiques, ils paraissent n'avoir plus guère de choix qu'entre la servilité des « jaunes » ou la démagogie de « rouges » particulièrement frénétiques.

Les catholiques modernes seraient-ils de ces individus qu'une carence congénitale prédispose non seulement à attraper toutes les maladies qui peuvent courir, mais à en présenter aussitôt une forme particulièrement virulente ? La grâce, chez eux, paraît avoir cessé non seulement d'être « elevans », mais même simplement « sanans ».

Les deux virus, non point neufs, ni exclusivement catholiques, à vrai dire, mais qui se sont brusquement excités dans le catholicisme contemporain, et qui ont trouvé dans son emploi de la presse moderne un bouillon de culture idéal, sont la mythologie substituée à l'analyse du réel, et les slogans tenant lieu de pensée doctrinale.

Il est assez drôle de voir l'enthousiasme de nos catholiques « à la page » pour Bultmann et sa « démythisation », quand on observe la place qu'occupe chez eux la fonction fabulatrice, substituée à l'attention au réel.

Cela s'est manifesté dès les premières séances du Concile et les comptes rendus qui en ont été aussitôt vulgarisés. Leur manichéisme naïf ne connaissait d'autres couleurs que le blanc et le noir. D'un côté, les « méchants », tous italiens à part quelques Espagnols ou Irlandais. De l'autre, les « bons », tous non italiens, sauf une ou deux exceptions. D'un côté les Ottaviani, les Ruffini, les Brown, les Heenan ; de l'autre les Frings, les

Léger, les Suenens, les Alfrink, pour ne citer que des « porporati ». Les uns uniformément retors, stupides, mesquins ; les autres pareillement purs, intelligents, généreux.

La mythologie ainsi créée allait offrir un support commode aux slogans. D'un côté la tradition, identifiée à l'obscurantisme le plus forcené. De l'autre toute nouveauté dans une lumière sans ombre. L'autorité contre la liberté (et réciproquement). La doctrine opposée à la pastorale. L'œcuménisme, faisant pièce (ce qui est le plus drôle) au souci de l'unité, à plus forte raison de l'unicité, de l'Eglise. Le ghetto ou l'ouverture au monde tournant à la débandade, etc.

Evidemment, parmi les cardinaux eux-mêmes comme parmi les autres évêques, on devrait reconnaître, de bon ou mauvais gré, qu'il y en avait, et plus d'un, et des plus notables, qui apparaissaient n'être d'aucune sorte. On les fourrerait cependant au petit bonheur, quand ils s'avéreraient par trop influents, dans l'une ou l'autre catégorie, quitte à les en retirer précipitamment pour les recaser dans l'autre. Grand espoir des « blancs » quand il n'était que cardinal, Jean-Baptiste Montini, devenu Paul VI, après avoir bénéficié quelque temps du privilège du doute serait reclassé parmi les « noirs ». Il y aurait, à vrai dire, beaucoup d'autres chassés-croisés de la sorte, qui, lorsqu'on y regarde

d'un peu près, concernent curieusement, deux fois sur trois, des gens les plus connus pour leur fidélité à des positions équilibrées, et pour autant constantes. Inversement, dès le Concile, et plus encore dans le Synode qui l'a suivi, une analyse des votes montre maintes fois que les « blancs » supposés les plus blancs ont tendance à faire bloc avec les « noirs » les plus noirs. C'est plus frappant encore si l'on observe ce qui se passe dans les commissions épiscopales établies à Rome pour l'application du Concile. Le fait est significatif, et nous aurons à l'expliquer en temps voulu.

Cette réduction du Concile, et plus encore de ses suites, à un conflit entre brebis galeuses et agneaux sans tache a fait perdre de vue le rôle essentiel de la plupart des artisans véritables de l'œuvre conciliaire, tout en donnant une publicité éphémère à quelques mouches du coche. Fait plus grave, elle a égaré les esprits sur les vrais problèmes en cause en les amusant par des oppositions qui, lors même qu'elles étaient réelles, restaient souvent superficielles et dont le sens exact n'était d'ailleurs presque jamais débrouillé. Les personnes passent, cependant, mais les problèmes demeurent. Et c'est pourquoi la mythologie conciliaire et post-conciliaire est le plus nocive quand elle enrobe directement ceux-ci.

Il faudrait à ce sujet démystifier avant tout les

mythes qui se sont constitués auteur du service, de la pauvreté (« L'Eglise servante et pauvre »), de la collégialité, de l'œcuménisme, de l'ouverture au monde et de l'*aggiornamento*. Qu'on m'entende bien : tous ces thèmes sont des plus précieuses acquisitions ou redécouvertes du Concile. Mais dès le Concile, on les a vus s'enfler et se déformer sous la mise en condition que je viens d'évoquer. Et, depuis, ils n'ont cessé de se gonfler, jusqu'à friser aujourd'hui le point d'éclatement. Il n'y a, dirait-on, qu'à y enfoncer une épingle pour qu'il n'en reste qu'une baudruche fripée, tout humide de salive. Qui n'hésiterait à le faire, crainte de paraître attaquer les réalités elles-mêmes qu'on n'a fait que boursoufler, au lieu de les développer ? Il le faut bien, pourtant, si l'on veut qu'elles survivent à cet œdème dont la prolongation ferait leur mort.

Le service, d'abord. Il est trop vrai que nous avons hérité de l'époque baroque, non seulement une conception de l'Eglise et de sa hiérarchie dominée par la notion médiévale tardive de pouvoir, mais une manière d'être éblouissante, qui sentait à vrai dire beaucoup plus le parvenu qu'elle n'était effectivement régale ou seigneuriale. Tout le monde ne peut jouer au Roi-Soleil impunément. Mais tous les « princes » de l'Eglise avaient adopté comme le style qui s'imposait à eux, fussent-ils personnellement des gens très simples, une espèce

de royauté de droit divin et ne paraissaient plus pouvoir respirer un autre air qu'une atmosphère de Cour. L'enflure progressive des titulatures était à elle seule révélatrice : « révérends » jusqu'au XVII^e siècle, ils étaient alors devenus « révéréndissimes ». Cela n'avait pas suffi, et, quand les cardinaux avaient remplacé par l' « éminentissime » l' « illustrissime » dont ils s'étaient contentés jusque-là, les évêques s'en étaient saisis sur-le-champ. N'osant encore prétendre à l' « altesse » ils s'étaient pourvus de la « grandeur », avant d'accéder à l' « excellence ». La Restauration leur avait permis de se hausser au « monseigneur », que l'ancien régime n'avait jamais concédé qu'aux six évêques pairs de France.

Même chose pour le costume. A la même époque, ils avaient commencé à se parer du violet prélatice romain, faute de la pourpre, ignorant qu'il s'agissait là simplement de la livrée pontificale, elle-même héritière des marques de servitude portées sous l'empire par les esclaves publics (à Rome, aujourd'hui encore, les flics, les croquemorts et les éboueurs ont droit à ce titre!)... Arrêtons-nous là : il y aurait trop à dire. Mieux vaut ne relever que quelques ridicules et laisser tomber le sinistre, qui ne faisait certes pas défaut !

Il était donc temps et plus que temps, premièrement, de se rappeler que la hiérarchie est un

« ministère », c'est-à-dire un « service », puisqu'elle représente parmi nous Celui qui, bien que « le Seigneur et le Maître », n'a voulu prendre en s'incarnant que la place et la fonction d'un « Serviteur ». Comme l'a fort bien établi le Père Congar, il ne suffisait même pas de dire que les fonctions sacrées devaient être exercées en esprit de service (on l'avait toujours dit, fût-ce du bout des lèvres), mais de redécouvrir qu'elles *sont* un service. Si la lecture de l'Évangile, des Épîtres de saint Paul et de saint Pierre n'y suffisait pas, il n'y avait qu'à relire la lettre de saint Grégoire le Grand au patriarche de Constantinople.

Et, tout comme, dans l'Église, les chefs eux-mêmes, à commencer par les plus élevés, ne sauraient viser plus haut qu'être des « serviteurs des serviteurs de Dieu », il importait de reconnaître que l'Église tout entière, dans le monde, est appelée à servir l'humanité, et non pas à la dominer (fût-ce « pour son bien » supposé).

Tout cela était bel et bon. Malheureusement, et c'est ici que nous tombons de l'Évangile dans la mythologie, il semble que les catholiques modernes soient incapables, quand ils disent « serviteur », de penser autre chose que « valet ». C'est à se demander si leur triomphalisme d'hier n'était pas autre chose lui-même qu'une mentalité de larbins, qui se pavanent sous leur friperie galonnée en essayant

d'oublier qu'elle n'est que le vêtement somptueux de leur aliénation. La mentalité ne paraît pas avoir changé, ce sont seulement ses formes extérieures qui se sont mises à la mode du jour.

Dire que les ministres de l'Eglise, à commencer par ses chefs, sont des serviteurs, cela donc en est venu à signifier qu'ils n'avaient plus à prendre leurs responsabilités de conducteurs et de docteurs, mais à suivre le troupeau au lieu de le précéder. On prête au colonel de la garde nationale, assistant passivement à la débandade de ses troupes lors de la révolution de 1848, ce mot savoureux : « Puisque je suis leur chef, il faut bien que je les suive ! » On a parfois (ne faudrait-il pas dire plutôt souvent ?) l'impression que les évêques aujourd'hui, et tous nos docteurs de la loi à leur suite, ont fait de ce mot leur devise. Prêtres et fidèles peuvent dire n'importe quoi, faire n'importe quoi, demander n'importe quoi : « *Vox populi, vox Dei.* » On bénit tout avec une parfaite indifférence, mais de préférence tout ce qu'on aurait honni avant le Concile. « Qu'est-ce que la vérité ? » disait Pilate. Les responsables semblent n'avoir plus d'autre réponse-réflexe qu'un « Tout ce que vous voudrez, mes amis ! » Le Royaume de Dieu appartient aux violents qui s'en emparent : on dirait que cette parole est maintenant comprise dans ce sens trop facile que le Royaume de Dieu, c'est la foire

d'empoigne. Newman avait été mis à l'ombre pour vingt ans parce qu'il avait eu le malheur de rappeler cette vérité historique : le concile de Nicée avait été suivi par une espèce de suspense de l'autorité pour toute une génération. Vatican II aura été suivi d'une démission quasi générale de l'Eglise enseignante. Pour combien de temps ? Qui peut le dire ?

Feu le Père Laberthonnière remarquait avec cette capacité de simplification qui était à la fois le fort et le faible de sa pensée : « Constantin a fait de l'Eglise un empire, saint Thomas en a fait un système et saint Ignace une police. » Il aurait quelque excuse à dire aujourd'hui que le Concile en a fait une abbaye de Thélème.

Mais le pire n'est pas là. C'est dans ce qu'on est arrivé à faire de l'idée que l'Eglise est au service du monde. L'Eglise, traduira-t-on, n'a plus à convertir le monde mais à se convertir à lui. Elle n'a plus rien à lui enseigner, mais à se mettre à son écoute. Mais l'Evangile du salut, direz-vous ? N'en est-elle pas responsable tout entière pour le monde ? N'est-ce pas de le lui apporter qui constitue l'essentiel de son service ? Allons donc ! Nous avons changé tout cela ! Comme le dit le titre d'un volume typiquement post-conciliaire, c'est « le salut sans l'Evangile » qui est devenu notre Evangile. Encore, car nous sommes ici comme dans une partie de poker où le bluff des uns ne fait qu'exciter

celui des autres, la formule est-elle déjà dépassée. Comme me le disait ces jours-ci un de nos nouveaux théologiens, l'idée même de salut est une insulte au monde, en tant que création de Dieu : l'homme d'aujourd'hui ne peut l'accepter ! N'en parlons plus ! Mais, cela pourra-t-il suffire ? L'homme d'aujourd'hui ne considérera-t-il pas comme une insulte encore plus intolérable la supposition ou l'insinuation qu'il serait créature de Dieu ? Dieu est mort, ne le savez-vous pas ? C'est que vous ne lisez pas les publications catholiques « dans le vent » ! S'il est mort, à plus forte raison ne saurait-il être qualifié de créateur !...

Servir le monde, autrement dit, ne signifie plus que le flatter, l'aduler, comme on flattait hier le curé dans sa paroisse, comme on adulait l'évêque dans son diocèse, comme on hyperdulait le pape sur la chaire de saint Pierre. Cela n'est-il pas naturel si servir l'Eglise elle-même ce n'est pas d'abord lui servir la vérité évangélique, si l'appétit soudain de paternité de nos grands-prêtres, et de nos prêtres du second ou du vingt-cinquième rang est si honteux de leur paternalisme invétéré qu'ils ne veulent plus, à vrai dire, être des pères, mais de ces grands-pères gâteau (pour ne pas employer un autre vocable homophone) qui ont renoncé à élever, et ne savent plus, ne peuvent plus que gâter ?

La pauvreté va de pair avec le service. Il faut s'attendre par suite que l'une vaille l'autre.

Il ne serait peut-être pas exagéré de dire que l'évolution par laquelle l'Ancien Testament a préparé le Nouveau n'est nulle part plus frappante que dans l'émergence croissante de ce thème de la pauvreté. Au départ, les richesses de la terre semblent de pures bénédictions divines, comme on peut le voir dans les bénédictions des patriarches, à la fin de la Genèse. Isaïe, lui-même un grand seigneur, pourtant, frappe une première note stridente en s'écriant : « Malheureux les riches ! » Avec Jérémie et les derniers psaumes, c'est le pauvre, dont la seule richesse est la foi, qui devient le béni de Dieu. Jésus ouvrira la bouche pour proclamer, dès les premiers mots du Sermon sur la montagne : « Bienheureux les pauvres !... » Ce sera le thème sous-jacent à tout l'Évangile de Luc. Et saint Paul nous résumera l'œuvre du Christ en disant que de riche qu'il était, il s'est fait pauvre pour nous. Là aussi, certes, il y avait beaucoup à désirer dans la sainte Église après vingt siècles ! Si les Juifs ont une réputation d'hommes d'argent, à tort ou à raison, celle des ecclésiastiques n'est pas moins bien établie. J'ai entendu moi-même Cocteau citer un mot sublime qu'il avait recueilli de Lehmann, le directeur de l'Opéra : « Dire que les Juifs ont eu en mains,

dès l'origine, une affaire comme l'Eglise catholique et qu'ils l'ont laissée leur échapper !... »

La pauvreté est si importante dans le christianisme que les « religieux », comme on les appelle, y ont toujours eu la fonction reconnue d'en témoigner par un radicalisme exemplaire. Mais c'est énoncer un truisme que rappeler que leur genre de vie, dans la plupart des cas, aujourd'hui et depuis longtemps, est bien moins pauvre en fait que celui de la grande majorité du clergé dit « séculier » et représente plutôt le niveau moyen d'une bonne bourgeoisie, libre et confortable. Ayant eu le malheur de souligner naguère, dans un colloque sur la pauvreté religieuse, ce désaccord de fait entre elle et la pauvreté biblique et évangélique, je n'ai pas oublié les réponses fort édifiantes qui m'y furent faites. Un des plus célèbres moralistes catholiques de l'époque, membre de la Compagnie de Jésus (où pourtant, en France en particulier, la pauvreté est bien plus stricte que dans d'autres instituts), me répondit que mes vues étaient condamnées implicitement par le droit canon : celui-ci, disait-il, fait consister la pauvreté religieuse dans la renonciation à la propriété individuelle, et non à l'usage de possessions collectives, quelles qu'elles soient. Un savant théologien dominicain se joignit aussitôt à lui pour renchérir (c'est bien le cas de le dire). Saint Thomas d'Aquin, voulut-il bien m'expliquer, a

établi que le vœu de pauvreté, par lui-même, honore Dieu bien plus et bien mieux que toute pratique concrète de la pauvreté matérielle...

Si les spécialistes de la pauvreté dans l'Église en étaient là, il n'est pas trop étonnant que certains des non-religieux fussent encore moins préoccupés par ce problème. Le goût des constructions fastueuses et inutiles (généralement abominables, comme Lisieux ou Nazareth), le style de vie des ecclésiastiques de haut rang, le tarifage des actes cultuels, et surtout des dispenses, ne sont que des vétilles en comparaison de maux plus profonds et plus cachés. Que dire du principe, admis par les moralistes, que la simonie (la vente des réalités spirituelles, ou plus généralement tout bénéfice temporel lié à leur dispensation) n'existe pas quand il s'agit d'une pratique autorisée par le droit (d'où, par exemple, certains trafics scandaleux sur les honoraires de messes, d'autant plus scandaleux, précisément, parce qu'ils s'opèrent non seulement avec la connivence des plus hautes autorités mais, maintes fois, à leur instigation) ? Que dire plus encore des « œuvres » innombrables encouragées à solliciter les fidèles, et dont chacun sait qu'elles profitent plus à leurs organisateurs qu'au salut des âmes, pour ne rien dire de la gloire de Dieu ? Que dire surtout du gaspillage général des sommes perçues, dont la masse devrait aller à l'entretien

du clergé apostolique, alors que chacun sait aussi, en France en particulier, ce qu'est la portion qu'il en reçoit pour vivre, mis à part quelques « gros curés » que les évêchés traitent comme des fermiers généraux ?

C'est dire, et il y aurait bien d'autres choses à dire là-dessus, qu'un retour à l'évangile s'imposait, ici par excellence. Et il faut ajouter qu'il s'imposait d'autant plus que nous sommes à une époque où le développement de la civilisation matérielle a porté à l'extrême la différence de vie entre les peuples riches et les pauvres, de sorte que le spectacle, par exemple, de missionnaires vivant avec tout le confort américain (air conditionné compris), au milieu du dénuement des populations asiatiques ou africaines qu'ils étaient censés évangéliser, devenait une contre-évangélisation bien plus convaincante que leurs prêches. N'oublions pas, dans l'Occident lui-même, et spécialement ses régions les plus défavorisées, comme l'Amérique latine, la collusion choquante du clergé, à commencer par la hiérarchie, avec les profiteurs d'un système social à la fois inique et inadapté.

On a entendu au Concile du fort belles dissertations à ce sujet. Il est cependant permis de regretter que certaines des plus éloquentes y aient été prononcées par des ecclésiastiques - hommes d'affaires bien connus, dont on ne sache pas qu'ils

aient depuis modifié leur comportement : ainsi tel évêque de langue, mais non de nationalité, hispanique, qui dirige en sous-main une entreprise d'éditions ne publiant guère que des traductions... parce que le pays où il vit n'ayant pas ratifié les conventions internationales, cela le dispense de payer tout droit d'auteur, voire aucune redevance aux éditeurs qui détiennent les copyrights. Je ne sais comment de tels procédés s'appellent dans l'Eglise (on a vu déjà que je ne suis pas moraliste de profession), mais je sais que dans le monde on les qualifie d'escroquerie. Mais enfin, comme dit saint Paul, même quand l'Évangile n'est pas prêché dans de pures intentions, il faut toujours se réjouir qu'il soit prêché !

Ce qu'on peut légitimement demander, cependant, c'est qu'une application réaliste suive la doctrine. Or ici, une fois de plus, nous sommes assez loin de compte. Il faut l'avouer, même de plus honnêtes prédicateurs que celui auquel je viens de faire allusion, dès le Concile lui-même, n'ont pas paru très au clair sur un point essentiel : fallait-il que l'Eglise *devînt* pauvre, ou qu'elle *le parût* ?

Dès que ce thème de la pauvreté fit son entrée dans l'aula conciliaire, la presse nous avertit qu'un groupe d'évêques avait résolu de se consacrer spécialement à son triomphe ou son exploitation (je m'excuse de ne pas trouver de meilleurs mots).

Ils s'appelaient eux-mêmes, ou ils se laissaient appeler, « l'Eglise des catacombes », car ils se réunissaient discrètement, après y avoir convoqué les reporters, dans ces lieux, souterrains et funèbres, où l'on sait depuis longtemps que l'Eglise persécutée ne s'est jamais réunie en fait, quoi qu'en aient pensé les romantiques. On attendait avec quelque émoi les décisions héroïques auxquelles ils s'engageraient pour entraîner une masse de prélats d'un ascétisme moins voyant. On apprit avec admiration qu'ils avaient décidé de conduire eux-mêmes leur voiture (ce qui supprimerait le salaire, mais aussi le gagne-pain, de leurs chauffeurs), de ne plus avoir un compte en banque à leur nom, mais au nom de leurs « œuvres » (tout en en gardant vraisemblablement la signature), et surtout de ne plus user que de crosses et de croix de bois (il suffit d'un coup d'œil sur les catalogues pour s'assurer qu'aujourd'hui ces objets, à qualité de travail égal, coûtent plus cher en bois qu'en métal)... Autrement dit, le souci du paraître, chez ces pionniers eux-mêmes, l'avait facilement emporté sur celui de l'être. C'est pourtant là et non ailleurs qu'est le problème. Comme me le disait un de ces religieux, il en reste tout de même, qui ne sont pas pauvres seulement juridiquement mais réellement : « Pourquoi tant se soucier de paraître pauvres ? Si on l'est pour de bon, les gens s'en apercevront bien tout seuls ! »

Oui, mais justement on peut se demander dans quelle mesure on veut l'être, et dans quelle mesure on ne cherche pas une dernière dérobade pour le paraître et ainsi échapper à la nécessité de le devenir.

Car, et c'est là la première difficulté : au moment où l'on se préoccupait si fort de s'ouvrir au monde, d'accepter le monde, de le consacrer tel qu'il est, alors qu'il est de fait, aujourd'hui, et ne veut être qu'une société de production et de consommation, comment envisager réellement de vendre tous ses biens, de les donner aux pauvres, et puis de suivre le Christ ? On ne peut pas tout faire à la fois, malgré qu'on en ait !

Aussi, jusqu'ici, à ma connaissance, cette grande croisade pour l'Eglise pauvre n'a guère abouti qu'à l'appauvrissement du culte. Tel évêque, dont la cathédrale possède un trésor des merveilleux ornements anciens, depuis son retour du Concile, n'y officie plus, entouré de son chapitre vêtu de brocard, qu'affublé lui-même d'une serpillière... Il est vrai qu'ensuite il rentre à l'évêché en DS, tandis que le plus aisé de ses chanoines n'a peut-être pas une 2 CV !

J'avoue que je trouve, et je ne suis pas le seul, particulièrement dégradantes ces économies de bouts de cierges. C'est la pauvreté de Judas, ce n'est pas celle du Christ. Le culte est à la fois la chose de

Dieu et de tout le peuple de Dieu. C'est une fête où tous, et les plus pauvres comme les plus riches, sont chez eux dans la maison du Père et appelés à se réjouir en sa présence. Le luxe et un faste de mauvais goût n'y sont assurément pas à leur place, mais la vraie beauté, même coûteuse, ne saurait, en ce monde, trouver une meilleure place. On nous dit qu'on ne construira plus de grandes églises qui soient en même temps des œuvres d'art, parce qu'elles sont une offense aux indigents. Le sont-elles ? Les anglicans du siècle dernier, qui ont fait le plus grand effort, bien avant nous, pour retrouver le contact avec le prolétariat urbain le plus démuné, pensaient tout au contraire que c'était honorer les pauvres que venir à eux, non seulement avec des bons de pain ou de soupe, ou même des œuvres sociales plus efficaces, mais aussi en leur donnant des églises non moins belles et une liturgie plus glorieuse que celles des beaux quartiers. Et, pour ce faire, ils n'hésitaient pas à rançonner sans pitié les paroissiens de ces derniers. Le résultat, ce furent des églises comme St. Peter's, London Dock, qui se remplirent aussitôt d'un peuple de Dieu pas précisément aristocratique. Elles devaient être à l'origine à la fois d'une extension de l'anglicanisme à des milieux qu'il n'avait jamais touchés et d'un mouvement liturgique populaire auprès duquel le nôtre fait piètre figure.

L'idée, d'ailleurs, qu'un culte bousillé coûtera nécessairement moins cher qu'un culte splendide est un enfantillage. Et même si l'art liturgique de qualité est relativement coûteux (pas plus, et souvent bien moins, que le plus infâme), qu'est-ce que la cessation des constructions d'églises ou d'autels dignes de ce nom, des fabrications de vêtements sacerdotaux qui ne soient pas mesquins ou hideux apporterait aux pauvres ? Elle enrichirait subitement tous les margoulines qui, déjà, ne tirent que trop d'argent du clergé en le sollicitant d'accepter leur camelote en série et censément à bon marché, mais elle mettrait sur la paille quantité d'artisans ou d'ouvriers qui sont parmi les plus dignes d'intérêt. Et l'Eglise n'a-t-elle pas aussi besoin des artistes que des savants, pour annoncer l'Évangile à travers la culture de chaque époque ? — encore qu'aujourd'hui ses clercs méprisent ceux-là autant que ceux-ci, incapables qu'ils sont de les distinguer des garçons coiffeurs ou des auteurs de mots croisés !

Derrière ces calculs mesquins subsiste la vieille confusion entre la charité et la bienfaisance, laquelle n'a jamais été plus trompeuse qu'à notre époque. Pour secourir les pauvres, aujourd'hui moins que jamais, il ne s'agit pas de fondre son or, à supposer qu'on en ait, pour leur donner du pain. Mais une organisation de la mendicité à l'échelle mondiale

reste encore, après le Concile comme auparavant, tout ce que les catholiques paraissent concevoir de mieux pour apaiser la faim du monde. L'horrible tragédie du Biafra, où l'on a vu des tonnes de vivres et de médicaments grapillés aux quatre coins du monde pourrir à deux pas des nécessiteux, faute d'une élémentaire bonne volonté locale, aurait dû leur ouvrir les yeux. Ce n'est pourtant qu'un cas particulièrement en évidence d'une situation quasi universelle. Que sert d'envoyer, à grands renforts de dollars, de pleins cargos de blé aux Indes pour y pallier une famine endémique ? Ou bien les dockers y seront trop nonchalants pour le décharger avant qu'il ne soit putréfié ; ou bien, mis en des hangars pitoyables, le grain y sera dévoré par les singes ou par les rats... ; ou bien il sera réexpédié aussitôt, à prix d'or, par des fonctionnaires corrompus, à des pays plus riches. De toute façon, qu'en ferait-on ? Depuis le départ des Anglais, il n'y a plus, en Inde, ni chemin de fer ni routes qui permettent de distribuer ce blé... et, qui plus est, les Indiens ne mangent pas de pain, mais du riz ! La seule aide efficace aux pays sous-développés que les chrétiens pourraient apporter, c'est de les aider à se développer. Mais il y faudrait un peu plus d'imagination que pour organiser quelque Secours catholique international, institution d'ailleurs parfaitement honorable, comme le prouve le

fait que son budget ne consacre guère que la moitié de ses ressources à l'entretien de ces collaborateurs, ce qu'on ne saurait dire ni des organisations caritatives de l'O.N.U. ni de notre Sécurité sociale !

Quand les catholiques post-conciliaires, cependant, veulent faire preuve, en ce domaine, de cette imagination qui paraît leur être si chichement départie, ils n'ont qu'un mot à la bouche, et, naturellement, c'est un mythe de plus, et qu'ils ramassent au moment où il paraît à tous les autres, ou peu s'en faut, singulièrement éculé. Ce mythe, c'est, bien entendu, « la révolution » ! Laquelle, direz-vous ? Celle de Moscou ? Le nouveau coup de Prague est un peu trop récent pour qu'on ne la récuse pas... le temps d'oublier, mais il n'y faudra pas longtemps (songeons à Budapest !). Mao, alors, en attendant, avec sa « révolution culturelle » détournant sur les intellectuels traditionnels la fureur du peuple, après l'effondrement des communes populaires et la disette conséquente ? Fidel Castro, qui n'est peut-être pas encore parvenu à faire regretter le sinistre Trujillo (les capacités humaines ont des limites), mais qui a certainement aggravé encore le système économique déplorable qu'il en avait hérité, à ce point que si les Russes cessaient huit jours d'alimenter Cuba, non seulement le régime s'y effondrerait mais tout le monde y creverait de faim ? Che Guevara, donc, avec sa révo-

lution de western, où les guérilleros soutirent aux paysans ce que l'United Fruit Company ne leur a pas déjà raflé, pour jouer au casse-pipe avec les têtes des soldats ou des policiers, sans autre projet concret, au cas improbable d'un succès final, qu'une boucherie généralisée ? Nos catholiques amis des pauvres ont le cœur large et sont prêts à soutenir indifféremment tous ces ultimes exploiters de la misère humaine, mais ils préfèrent évidemment le P.S.U., où l'on est d'autant plus généreux en paroles qu'à part quelques bénédictions de barricades ou de cocktails Molotov fabriqués par des étudiants, généralement du XVI^e, on ne paraît guère avoir de chances prochaines de passer à l'action...

Mais j'aurai à reparler de la politique des catholiques et, qu'on se rassure, de ceux de droite, comme de gauche, et même du centre, de sorte que tout le monde soit content, ou, à tout le moins, ait son paquet. Pour l'instant, continuons notre petite étude mythologique.

Quand Jean XXIII, qui venait d'être élu, sortit de la chapelle Sixtine, il dit à ceux qui l'entouraient : « Je voudrais que mon pontificat restaure la collégialité dans l'Eglise. » Et ce pourrait être en fait la plus considérable réalisation du Concile que d'en avoir canonisé le principe. Jésus, non seulement pour lui succéder, mais dès le début de son ministère terrestre, s'est entouré de douze disci-

ples qu'il a associés à toutes ses préoccupations. Après la Passion, la Résurrection et l'Ascension, Pierre apparaît avec évidence comme le porte-parole de cette communauté, et qui plus est, son chef responsable. Cependant, il agit toujours en liaison avec ses collègues, et, quand un grave problème se présente, l'eût-il déjà tranché pour sa part, comme on le voit dans l'histoire de Corneille le centurion et la première évangélisation des païens, il le met, ou le laisse mettre en discussion parmi les Douze : ce sera ce qu'on appelle un peu pompeusement mais très justement, si l'on va au fond des choses, le « concile de Jérusalem » décrit dans les Actes des apôtres. Ce n'est pas tout. Les apôtres eux-mêmes, nous le voyons dès le Nouveau Testament, ne se préoccuperont pas non plus de se pourvoir simplement de successeurs, mais d'abord de collaborateurs, qu'ils associent à leurs tâches et à leurs décisions aussi étroitement qu'il est possible. Et ce n'est pas encore tout. Si l'Eglise n'a jamais été considérée comme fondée vraiment qu'à partir de la Pentecôte, c'est sans doute parce que le Saint-Esprit est descendu sur elle à ce moment, mais c'est aussi parce que c'est alors que la première prédication apostolique a groupé de premiers croyants autour des témoins de la Résurrection. Et il est à noter que ce n'est pas sur les seuls prédicateurs que l'Esprit est descendu, mais

conjointement sur les croyants. « Les laïcs ? qu'est-ce que c'est ? » bougonnait un évêque devant Newman. Celui-ci se contentait de répondre : « *Well ! without them the Church would look rather foolish !* » — ce qu'on peut traduire à peu près par : « Sans eux, l'Eglise n'aurait pas l'air fine ! »

En deux mots, l'Eglise est un Peuple, le Peuple de Dieu, où il y a des chefs, des responsables, mais où, à tous les niveaux, entre les chefs et les autres membres, il y a une communauté de vie, de préoccupations, parce que de foi, et, dépassant, animant tout cela, une communion dans un seul Esprit, qui dispense ses dons à tous, et à chacun son don particulier, mais tous les dons, les plus élevés comme les plus humbles, étant pour le bien de tous, et nécessaires à tous. Et le plus grand don, au service duquel sont tous les autres, c'est la charité. Encore une fois, cela ne signifie aucune abdication des chefs responsables. Tout au contraire, après avoir dit la substance de ce qui précède aux Corinthiens, saint Paul ne se gênait pas, non seulement pour leur dire leurs quatre vérités, mais pour leur inculquer ce qu'ils devaient croire et faire, que cela leur plût ou non, parce que c'était sa fonction et qu'il l'avait reçue du Christ. Mais cela signifie certainement que l'Eglise ne saurait être divisée en deux : une Eglise enseignante simplement superposée à une Eglise enseignée, sans aucun échange

entre les deux, ni, moins encore, une Eglise active, seule capable et seule juge de lancer ou non le courant dans une Eglise simplement passive.

Une fois de plus, il n'y a pas lieu d'en douter, nous étions, à la veille du Concile, assez loin d'une franche reconnaissance de cette doctrine. Et si, comme c'est toujours le cas dès lors qu'on ne se résigne pas à périr dans un corset de formules mortes, la vie de l'Eglise compensait en quelque mesure les étroitesse de la théologie courante, et plus encore des routines canoniques, elle n'en était pas médiocrement entravée. Nous en étions à peu près arrivés à une conception de l'Eglise, non pas tellement monarchique, mais pyramidale, et le pire était que la pyramide était supposée reposer sur sa pointe. Au plan de l'épiscopat, à lire les manuels, à observer la pratique de la curie, on pouvait aisément se persuader que le pape était tout et que les autres évêques n'étaient rien. Au plan du diocèse, l'évêque pareillement était tout, et les prêtres rien. Au plan de la paroisse, M. le Curé était tout, et les paroissiens rien. En somme, à tous les plans, chacun était un Janus, qui portait un zéro sur un front, l'infini sur l'autre. Seul le pape n'avait droit qu'à l'infini, et le *vulgum pecus* qu'au zéro... En fait, redisons-le, les choses étaient bien loin de se passer ainsi, sinon dans les manuels.

Pie XII peut être décrit comme le dernier (jus-

qu'ici) des papes autocrates. Mais qu'on relise ses plus célèbres encycliques : *Mystici corporis*, sur l'Eglise, *Mediator Dei*, sur la liturgie, ou *Divino afflante Spiritu*, sur l'Ecriture sainte, et l'on devra reconnaître qu'elles se bornent à canoniser, et pour autant à tâcher d'organiser, trois mouvements de pensée et de vie dont il serait difficile de soutenir que c'est à Rome qu'ils ont pris naissance, ou de Rome qu'ils se sont diffusés.

De même, après trois mois de Concile et d'absence forcée des évêques, un vicaire général pas particulièrement cynique me disait : « Cela fait trois mois que nous n'avons pratiquement plus d'archevêque : personne ne s'en est encore aperçu... » et pourtant l'archevêque en question n'avait rien d'un soliveau. Et, quels que soient les mérites indiscutables, et d'ailleurs généralement indiscutés, de l'*Action catholique* moderne, il faut reconnaître que les laïcs ne l'avaient pas attendue pour prendre des initiatives, pas toujours du goût de leurs pasteurs immédiats. Et ceux-ci, comme de beaucoup plus grands qu'eux, se résignaient généralement à les chaperonner en fin de compte, une fois au moins que l'expérience leur avait fait renoncer à l'espoir de les détruire. Mais qui donc déjà disait que les choses qui vont sans dire vont généralement beaucoup mieux en les disant ? Le Con-

cile, s'y fût-il limité, aurait fait bien assez. Il a pourtant fait plus et mieux.

Il s'est attaché à définir, au niveau de l'épiscopat, la relation entre la collégialité et l'exercice de l'autorité propre au Souverain Pontife, avec une minutie qu'on a parfois jugée lassante, mais qui était également nécessaire pour établir que la collégialité épiscopale n'est en rien opposée ou opposable à l'infaillibilité pontificale définie au premier concile du Vatican, et que cette infaillibilité elle-même, loin d'évacuer la réalité de cette collégialité, en est inséparable. Quant au rôle des laïcs, il a proclamé la corrélation semblable qui doit être reconnue entre le sacerdoce des fidèles et le sacerdoce ministériel. Mais, en revanche, on n'est pas encore arrivé à définir aussi concrètement leur agencement mutuel. Il ne faut pas s'en étonner, peut-être, car la théologie du laïcat, même chez ses plus grands spécialistes, comme le P. Congar, souffre d'une dualité de points de vue qui n'a guère trouvé sa synthèse. Dire d'un côté que les laïcs possèdent une participation authentique au sacerdoce, une consécration inhérente et une capacité effective de consacrer le monde à Dieu par leur activité, et maintenir, de l'autre, que leur vocation particulière est dans une « consécration des réalités profanes et tant même que profanes » reste médiocrement satisfaisant. Ces expressions enveloppent une ambi-

guïté rémanente où il est permis de soupçonner que survivent côte à côte deux conceptions hétérogènes du laïcat entre lesquelles il faudra choisir tôt ou tard.

Mais, il faut l'avouer, l'un des points les plus faibles des déclarations conciliaires est le peu qu'elles contiennent sur les prêtres du second rang, et d'abord que ce soit si peu, alors que, de fait, dans l'Eglise contemporaine, c'est sur eux que repose à peu près toute la pastorale concrète. L'épiscopat, jadis transformé en une espèce de caste seigneuriale, en est venu, depuis l'Eglise napoléonienne, à se concentrer sur des tâches presque purement administratives qui, dans l'Eglise ancienne, paraissaient être plutôt celles des diacres. On a voulu aussi restaurer le diaconat, mais on ne paraît pas savoir au juste ce qu'on voudrait en faire.

Quelles que soient ces lacunes, il y avait, dans les textes conciliaires, le principe au moins et, encore une fois, plus que le principe, d'une restauration de la vie normale de l'Eglise, comme celle d'un corps aux membres doués de fonctions diverses mais harmonisées. Hélas ! nulle part peut-être la distance ne paraît aussi grande entre ces redécouvertes et le misérable résidu auquel nous les voyons réduites pratiquement en si peu de temps. La redécouverte de la collégialité impliquait deux choses intimement liées. Un équivalent, d'abord,

de ce que la théologie orthodoxe russe moderne a si bien développé, à la suite de Khomiakov, sous le concept de « sobornost », défini comme « unanimité dans l'amour ». Et, de plus, ce que Möhler (que Khomiakov lui-même appelait « le grand Möhler ») avait, pour sa part, si heureusement exprimé : que le « service » des « ministres », à tous les niveaux, pape, évêque ou prêtre, est foncièrement le service de cette unité dans l'amour qui ne fait qu'un avec l'unité dans la vérité, puisque la vérité chrétienne est la vérité de l'amour surnaturel. Mais, de fait, jamais nous ne semblons avoir été plus loin de l'un comme de l'autre. « Collégialité », aujourd'hui, ne paraît plus qu'un synonyme d'anarchie et, ce qui est le comble, d'individualisme.

Après la Réforme protestante, disait un de nos bons auteurs, « tout protestant fut pape une Bible à la main ». La Bible, les catholiques d'aujourd'hui, dans l'ensemble, ne s'en soucient pas plus que ceux d'hier. Mais depuis que le pape a déposé sa tiare au Concile, innombrables sont ceux qui paraissent croire qu'elle leur est tombée sur la tête. Chacun semble s'être découvert une vocation de Docteur de l'Eglise, et non seulement pérorer à qui mieux mieux sur tous les sujets mais prétend dicter la loi avec une autorité inversement proportionnelle à sa compétence. Et ceux mêmes qui ont

quelque peu étudié ce dont ils parlent, trop fréquemment, ne se contentent pas d'ignorer systématiquement les directives de l'autorité, dans la mesure où elle en donne encore, mais, ignorant non moins délibérément toute opinion qui n'est pas la leur, ne savent plus attendre de cette autorité que la canonisation totale, exclusive, immédiate de leurs vues, de leurs pratiques, de leurs lubies...

Il n'y a pas si longtemps que les catholiques ironisaient de haut sur la pulvérisation du protestantisme en sectes ou en écoles rivales et antagonistes. Il ne leur a fallu qu'un desserrement du corset de fer où ils avaient été emprisonnés depuis la Réforme, et auquel la répression du modernisme avait donné le dernier tour de vis, pour en arriver, en un clin d'œil, à une situation pire encore. Chacun ne croit plus, ne pratique plus que ce qui lui chante. Mais le dernier vicaire ou le dernier aumônier d'action catholique, tout comme le plus ignare des journalistes, tranche de tout avec une certitude infailible, se scandalise quand le pape (ne parlons pas des autres évêques !) se permet d'être d'un autre avis que le sien, et juge intolérable que d'autres prêtres ou fidèles puissent ne pas penser comme lui. Certes, on veut la liberté, mais chacun pour soi, et c'est d'abord la liberté de ne pas tenir compte de l'avis des autres.

C'est ici le point le plus paradoxal de la situa-

tion : qu'au moment où l'on a perdu tout sens de l'autorité, on voit renaître une espèce de néo-cléricalisme, des laïcs d'ailleurs tout comme des clercs, plus borné, plus intolérant, plus tracassier que rien de ce qu'on avait jamais encore vu.

Un exemple typique est celui du latin liturgique. Le Concile a maintenu, dans des termes explicites, le principe de garder cette langue traditionnelle dans la liturgie occidentale, tout en ouvrant la porte aux plus larges dérogations toutes les fois que les nécessités pastorales imposeraient un usage, plus ou moins étendu, de la langue vulgaire. Mais la masse des clercs, qui, jusque-là, ne pouvaient même pas envisager qu'on lui fît sa place au moins pour l'annonce de la Parole de Dieu, ont aussitôt sauté d'un extrême à l'autre et ne veulent plus qu'on entende un mot de latin à l'église. « La parole est aujourd'hui aux laïcs », paraît-il, mais sur ce point comme sur tous les autres, à condition, bien entendu, qu'ils s'en tiennent à répéter docilement ce qu'on leur dit. S'ils protestent et veulent, par exemple, garder en latin au moins les chants de l'ordinaire de la messe, avec lesquels ils sont familiarisés, on leur réplique que leur protestation est sans valeur ; ils ne sont pas « éduqués », il n'y a donc pas à tenir compte de ce qu'ils disent ! C'est d'autant plus curieux qu'ils réclament précisément ce que le Concile avait recommandé. Mais

le Concile a bon dos : les trois quarts du temps, quand on en évoque le nom, ce n'est pas à ses décisions ou ses exhortations qu'on en appelle, c'est à telle déclaration épiscopale individuelle, que l'assemblée n'a nullement ratifiée, quand ce n'est pas à ce que tel théologien ou tel plumitif sans mandat aurait voulu voir le Concile canoniser, voire même à tel « développement » supposé du Concile, même quand le développement en question le contredit mot pour mot.

Ce qui est vrai du latin l'est de toute la liturgie, et c'est d'autant plus grave au moment précis où le Concile vient de proclamer sa centralité dans la vie et l'activité entière de l'Eglise. On soulignait naguère que les Eglises traditionnelles, et l'Eglise catholique au premier chef, par leur liturgie objective, soustraite aux manipulations abusives du clergé, sauvegardaient la liberté spirituelle des fidèles face à la subjectivité facilement envahissante et oppressive des clercs. Mais, de cela, il ne subsiste rien. Les catholiques contemporains n'ont plus le droit que d'avoir la religion de leur curé, avec toutes ses idiosyncrasies, ses limitations, ses tics et ses futilités.

La princesse palatine décrivait à Louis XIV le protestantisme allemand dans cette formule : « Chez nous, chacun se fait sa petite religion à soi. » Chaque prêtre, ou peu s'en faut, en est là,

aujourd'hui, et les fidèles n'ont plus qu'à dire « amen », bienheureux encore quand la religion du curé ou du vicaire ne change pas chaque dimanche, au gré de ses lectures, des bêtises qu'il a vu faire à d'autres, ou de sa pure fantaisie.

La situation présente, dans le culte catholique, n'a pourtant pas fait que rejoindre la situation du protestantisme le moins traditionnel et le plus indiscipliné. Là, au moins, un certain respect de la parole divine chez les pasteurs, et une certaine connaissance de celle-ci chez les laïcs assurent ceux-ci de trouver dans leurs cultes les plus déficients quelque compensation à l'impérialisme clérical. Parmi les catholiques, clercs et fidèles, en dépit d'efforts sporadiques qui ne sont pas encore parvenus à percer une vieille croûte d'indifférence, voire de sourde hostilité, la Bible reste un livre étranger, et les traductions, même multipliées, n'y ont pas encore changé grand-chose. La lecture vite expédiée de deux minces fragments d'épître et d'évangile à la messe reste une formalité. Même quand il s'appelle aujourd'hui « homélie », le sermon qui suit ne lui doit généralement à peu près rien de son contenu (à supposer qu'il en ait un, et qu'il ne soit pas qu'un chapelet de slogans, un appel aux fonds, le commentaire des annonces, ou quelque diatribe politico-cléricale). De la sorte, les laïcs sont livrés pieds et poings liés à l'arbitraire

des clercs : ils ne peuvent même plus attendre d'eux la prière de l'Eglise, mais juste un « métingue » de creuse propagande, auquel ils se voient sommés d'apporter leur contribution enthousiaste en beuglant des rengaines insipides en guise d'« acclamations ».

Encore cette situation ne suffit-elle pas à l'autisme de bien des clercs. Non contents de trafiquer à plaisir des textes bibliques ou liturgiques que des traductions, trop souvent tendancieuses, ont pourtant déjà essayé de limer au goût du jour, ils voudraient que leur fût rendue la liberté d'improviser les prières. Une revue de liturgie qui fut un temps à la pointe du mouvement liturgique, en présentant les nouvelles prières eucharistiques à ses lecteurs, conclut sur une dissertation (épiscopale !) dont l'auteur commence par nous avertir qu'il n'a même pas pris la peine de prendre connaissance des nouveaux textes sanctionnés par l'autorité et tirés de la Bible et de la tradition la plus authentique. A quoi bon, n'est-ce pas ? Après quoi, il nous déclare sans ambage que la seule eucharistie tolérable aujourd'hui serait celle qui prendrait librement pour thèmes le progrès technologique, l'humanité séculière arrivée à l'âge adulte, etc. Autrement dit l'autoglorification de l'homme à la place de la louange de la grâce divine : la prière du pharisien à la place de l'eucharistie de l'Eglise !

Il est vrai que les clercs n'ont pas le monopole du lavage des cerveaux dans l'Eglise contemporaine. Ces néo-clercs que sont devenus en un rien de temps trop de « militants » laïcs n'ont rien à leur envier là-dessus. Il y a d'innombrables fidèles qui ne s'agitent pas, ne font peut-être partie d'aucun « mouvement », mais qui essaient, parfois héroïquement, de mettre l'Évangile dans toute leur vie et d'abord d'appliquer l'enseignement traditionnel de l'Eglise à leur vie morale. Le trait peut-être le plus remarquable, sinon le plus remarqué, de l'encyclique *Humanae Vitae* est de les avoir distingués comme ceux à qui les pasteurs doivent les plus grands égards, et de leur avoir apporté un réconfort qu'ils n'espéraient plus. D'où fureur d'un certain « laïcat » professionnel qui s'arroge le droit exclusif de parler pour les laïcs et qui ne décolère pas de ce que l'autorité a cru que le laïcat qui ne fait pas tant parler de lui, mais qui agit fidèlement, était peut-être plus représentatif de l'Eglise, et avait en tout cas droit à autant d'estime... Point n'est besoin de multiplier davantage les exemples. Ceux qui éclaireront les points suivants se rapporteront tout autant à celui-ci, qui est crucial.

L'œcuménisme : c'est vraiment la grande découverte du catholicisme contemporain ! Dieu sait si celui d'hier y était hermétiquement clos. Il n'y a pas si longtemps qu'un prélat romain, des plus

influents sous Pie XII, m'accueillait à Rome en me disant : « Rappelez-vous qu'à Rome, on n'aime pas les protestants. On leur préfère de beaucoup les athées. Et, surtout, on n'aime pas qu'ils se convertissent, car on a trop peur de l'esprit qu'ils pourraient introduire dans l'Eglise... » Et Dieu sait que cela n'était pas vrai qu'à Rome ! Aujourd'hui, au contraire, comme le disait à son tour un prélat anglican, ce qui inquiéterait plutôt, c'est le nombre et la rapidité des conversions catholiques à l'œcuménisme. On se prend à soupçonner que tant de gens n'ont pu changer si vite et si complètement. Et, de fait, quand on y regarde de près, il est au moins douteux que beaucoup, et des plus exubérants, aient seulement compris de quoi il s'agit. Qui dit œcuménisme ne veut rien dire ou bien veut dire unité chrétienne. Mais on est bien obligé de constater que l'œcuménisme de la plupart des catholiques d'aujourd'hui ne témoigne d'aucun intérêt véritable pour le substantif, et de se demander s'il en a beaucoup plus pour l'adjectif. Lamennais disait que George Sand ne s'intéressait au socialisme que pour le parfum de lupanar qu'elle croyait y respirer. Les catholiques d'aujourd'hui, de même, paraissent déborder d'une affection soudaine pour les protestants, les anglicans, les orthodoxes (et aussi, pêle-mêle avec eux, les Juifs, les Turcs et les païens), non pas du tout parce qu'ils

s'éveillent et répondent enfin au besoin ressenti, au désir de plus en plus anxieux des autres chrétiens pour l'unité d'une unique Eglise qui serait pour autant l'Eglise voulue par le Christ. C'est au contraire ce qu'il y a de pagaïeux, d'inorganique, d'amorphe dans le reste de la chrétienté qu'ils ont soudain découvert avec délices. Encore cela ne leur suffit-il pas et ils voudraient échanger leurs baisers Lamourette avec toutes les formes de croyance et surtout d'incroyance. Autrement dit, comme l'observait avec une tristesse ironique un des meilleurs œcuménistes contemporains, protestant celui-là : « Le plus grand danger pour l'œcuménisme, c'est que les catholiques en viennent à s'enthousiasmer pour tout ce dont nous avons reconnu la nocivité, cependant qu'ils abandonnent tout ce dont nous avons redécouvert l'importance. » Ce n'est pas le désir d'unité qui séduit les catholiques, chez les protestants contemporains, en particulier, et c'est bien moins encore le sentiment qu'ils auraient, en tant que catholiques, la responsabilité vis-à-vis de leurs frères de facteurs essentiels à cette unité. C'est, bien plutôt, la lassitude de l'unité qu'ils possédaient, l'incapacité d'en comprendre la valeur, et une curiosité perverse, un goût frelaté pour le schisme et l'hérésie..., au moment précis où les autres chrétiens, qui ne savent

que trop à quoi s'en tenir sur tout cela, se sont mis enfin pour de bon à chercher à en sortir !

Mais le plus désolant n'est pas là. Et c'est l'inaptitude totale de la masse des catholiques « œcuméniques » à discerner et respecter ce qui est le plus spécifique de l' « œcuménisme ». Ce n'est pas seulement que ce soit un mouvement vers l'unité qu'ils paraissent peu capables de comprendre. Ils ne se sont pas encore aperçus, et ils refusent obstinément d'accepter, que ce soit un mouvement chrétien : la recherche de l'unité *des chrétiens*, de l'unité *chrétienne*. Le programme de la plupart des œcuménistes catholiques improvisés paraît se réduire à la formule : « Plus on est de fous, plus on rit ! » L'intercommunion avec les orthodoxes, les anglicans, les luthériens, les réformés, etc., ne leur suffit pas : il la leur faut, sur un pied de parfaite égalité, avec les bouddhistes, les hindouistes, les shintoïstes, les fétichistes, en outre des israélites et des mahométans, et aussi avec les marxistes, les existentialistes, les structuralistes, les freudiens, les athées, libres-penseurs ou francs-maçons de tout poil, et encore les pédérastes. Mais dira-t-on peut-être : comment pratiquer l'intercommunion avec des gens qui n'ont pas de communion, qui ne veulent pas en avoir, qui ne savent même pas ce que c'est ? Si vous posez des questions

de ce genre, c'est que vous en êtes resté à une mentalité préconciliaire !

La vérité est que, depuis le Concile, pour un nombre indéfini de catholiques, ce n'est pas simplement la vérité catholique qui est devenue un vocable vide de sens, c'est la vérité chrétienne tout court : la vérité du Christ. Que les autres y croient ou n'y croient pas, cela ne fait aucune différence, ou la différence est dénuée d'importance.

Et ceci nous mène tout droit à l'ouverture au monde, que l'ensemble des catholiques « dans le vent » n'a d'ailleurs jamais distingué de l'œcuménisme lui-même.

Que le catholicisme post-tridentin ait eu besoin d'une telle ouverture, et même, pour employer un terme plus hardi encore, d'une véritable conversion au monde : c'est-à-dire, au sens étymologique, de se tourner enfin vers lui, de le voir, de le comprendre et de tâcher de l'aimer tel qu'il est, n'a guère besoin d'être démontré. Qu'on relise les manuels de philosophie qui, hier encore, dans les séminaires, concentraient toute l'attention des clercs pendant les premières années de leurs études, et l'on sera suffisamment édifié. Descartes, Leibniz, Kant, Hegel, Bergson, etc., y étaient présentés comme une succession de crétins malfaisants qu'un seul syllogisme, ou tout au plus un sorite, suffisait à liquider. Marx ? l'homme au couteau entre les

dents ; Freud ? un vieillard lubrique ; Blondel ou Le Roy ? des modernistes d'une perversité toute particulière, puisqu'ils persistaient à rester catholiques tout en doutant que les seuls raisonnements philosophiques adéquats dussent être en barbara ou en baralipton ! J'ai vu et entendu de mes yeux et de mes oreilles, et ce n'est pas si vieux, un professeur d'université pontificale, dans un congrès international d'apologétique, démontrer que les gens comme Gabriel Marcel qui prétendaient être venus à la foi par la voie de l'existentialisme ne pouvaient être que des hypocrites. (Je me rappelle également, Dieu merci, les rugissements de fureur avec lesquels Etienne Gilson accueillit cette ineptie. On le laissa dire parce que personne, dans cette docte assemblée, ne connaissait son saint Thomas aussi bien que lui, mais de là à s'incliner devant ses raisons !...)

Faut-il rappeler l'histoire comique et pitoyable du pauvre Charles du Bos ? Torturé moralement pendant des années dans la chapelle de clercs (et de laïcs !) où il était tombé, la prenant naïvement pour le grand chœur de l'Eglise catholique, parce que saint Augustin l'avait ramené à la foi, et que saint Augustin lui-même, depuis l'encyclique *Pascendi*, sentait le roussi, paraît-il !

Passons à la science. Il n'y a guère encore, un des maîtres du néo-thomisme (et pas le plus mépri-

sable, de très loin) démontrait syllogiquement, bien entendu, que l'évolution était un faux problème, le plus ne pouvant sortir du moins. Et, plus près de nous encore, quand le Père Fessard tentait d'expliquer qu'une faiblesse congénitale du thomisme était qu'il ne faisait aucune place à l'histoire, deux maîtres en la matière s'empressaient simultanément de le morigéner en démontrant, l'un, que là était précisément sa supériorité, l'autre, au contraire, qu'il avait de l'histoire la vue la plus haute, mais parce que c'était une vue tout a priori.

Que dire de l'art ou des lettres ! Si l'on accepte la définition semi-humoristique de Stendhal qu'est romantique tout art qui cherche à nous donner du plaisir, et classique tout art qui aurait peut-être donné du plaisir à nos grands-pères, le classicisme catholique pouvait servir de paradigme. Que le néo-baroque de Claudel, la mastication médiévale interminable et le style borborygmique de Péguy aient pu paraître aux plus audacieux des catholiques d'hier de troublantes hardiesses en dit assez long. Et il suffit d'un regard sur les églises des « chantiers du cardinal », pour ne pas mentionner les constructions pseudo-monégasques par lesquelles Pie XI, à la même époque, embellissait le Vatican, pour se dispenser d'expliquer ce que l'art, et surtout l'art « sacré » (?) représentait pour eux.

Leurs goûts bourgeois les avaient rendus plus

accessibles à la technique, c'est une justice à leur rendre, quoique les séminaires et beaucoup d'instituts religieux aient livré les derniers combats d'arrière-garde contre l'hydrothérapie et la sanitation modernes.

En politique, non point comme on le croit parfois quelque goût romantique des causes perdues, mais la simple paresse de l'imagination, avait fait d'eux les derniers défenseurs de l'ancien régime quand triomphaient les démocraties, les identifiait à la démocratie parlementaire au moment où elle tombait dans le gâtisme, et les ferait voler au secours du marxisme quand son déclin paraîtrait à tout le monde, sauf à eux, probablement irrémédiable.

En un mot, qu'on se tournât vers le monde pour le bénir ou le maudire, le vitupérer ou le sauver, les catholiques, comme cet amputé qui n'arrivait pas à se mettre dans la tête qu'il avait perdu sa jambe à Waterloo, en étaient toujours à un monde qui n'existait plus, et ne savaient que ricaner niaisement du seul qui leur fût contemporain. Plus exactement, ils s'étaient fait un petit monde à eux, pour leur usage strictement personnel, avec sa philosophie qui ressemblait à une charade, sa science amusante et inoffensive, pas d'histoire, une littérature de midinettes pieuses et un art de perruquiers pratiquants, un confort vétuste, et, pour plus de

sûreté, des partis politiques et des syndicats pour rire, dont l'inefficacité était totale, mais où l'on avait l'avantage d'être entre soi, bien au chaud dans l'igloo sans fenêtres.

Si l'on voulait enfin se mettre pour de bon à la tâche d'évangéliser le monde existant, il fallait tout de même se décider à le découvrir. Et, même sans cela, le voulût-on ou non, on en faisait partie. Car on ne choisit pas plus son monde qu'on ne choisit ses chromosomes. Pour être chrétien il faut être homme, et il était plus que temps de reconnaître quel genre d'hommes nous étions aujourd'hui, si peu que nous le fussions.

Le Concile s'y est mis avec quelques grincements, mais finalement un courage louable. Ce n'est pas sa faute s'il y a apporté une certaine dose de naïveté. De tous les chrétiens, de tous les ecclésiastiques, les évêques étaient ceux qui s'étaient ou qu'on avait habitués à vivre dans les zones les plus protégées de l'hinterland catholique. Parler du monde, par suite, pour la grande masse d'entre eux, c'était parler par oui-dire. Quant à parler au monde dans de telles conditions, c'était assurément bien intentionné mais peut-être quelque peu prématuré.

J'ai connu un professeur protestant de théologie pastorale qui disait, il y a bien trente ans, que si l'Eglise aujourd'hui voulait se faire entendre du monde, il lui faudrait d'abord arriver à résumer son

credo sur une carte de visite. En fait, *Gaudium et Spes*, l'adresse au monde du Concile, est le plus volumineux de ses documents, et d'une lecture si peu digeste qu'on se demande combien de ceux-là mêmes qui l'ont votée l'ont lue d'un bout à l'autre... et combien de ceux qui l'ont lue l'ont comprise. Trois objets formels, auraient dit nos maîtres, s'y bousculent, comme les frères Jacques dans leur inoubliable parodie d'un match de football, et le dernier passe son temps à essayer sans succès de se faufiler au premier rang. On y voulait d'abord, tout en parlant à la cantonnade, essayer de s'encourager soi-même à regarder en face ce qu'on n'avait encore jamais observé qu'en vision marginale. On y voulait ensuite, et c'est ici qu'on a été le plus abondant, fournir (au monde lui-même, ou à l'Eglise ? — ce n'est jamais très net) une description et une appréciation de ce monde où, malheureusement, la bonne volonté est plus touchante que la rigueur factuelle et surtout que la précision des critères. Et puis l'on se proposait aussi de lui annoncer l'Evangile. Mais, quoique ce souci sous-jacent revienne tout au long du document, comme une basse obstinée de la conscience profonde, il est indéniable qu'il n'est pas arrivé à s'exprimer en clair. Ce serait trop dire qu'on a l'impression que les Pères n'osaient plus rien demander au monde. On a plutôt celle qu'ils ne savaient pas très bien

que lui dire... Ces faiblesses d'un document composite, incomplet quoique d'une décourageante longueur (ce sont toujours les prédicateurs qui ne savent pas trop ce qu'ils veulent dire qui n'en finissent plus de le dire), ne l'empêchaient pas de contenir quelques bonnes bases de départ pour un effort de rattrapage, dont le seul fait de reconnaître enfin l'urgence était peut-être ce qu'on aurait pu augurer de mieux d'une telle assemblée.

Malheureusement, ce n'est pas ce que ce texte avait de fort qui a éveillé le plus d'écho. Jusqu'ici, il n'y a guère que ses faiblesses trop évidentes qui aient fait école, et le trait en a été poussé d'emblée à la caricature.

L'ouverture au monde qu'on leur proposait, la conversion au monde suggérée, que sont-elles devenues pour les catholiques, ceux à tout le moins qui se sont aussitôt emparés du micro et qui monopolisent la presse ? Il est difficile de ne pas évoquer en les écoutant ces sauvages de régions reculées qui, devant un transistor, une chasse d'eau ou un paquet de préservatifs, chus subitement à leur porte, ne savent que tomber à genoux et croient dur comme fer que l'avion-cargo qui leur a déversé ces merveilles ne peut être que le Bon Dieu en personne.

On a parlé d'agenouillement devant le monde, pour décrire la mode du jour, dans la pensée catho-

lique ou ce qui en tient lieu. C'est bien trop peu dire. « Je n'aime pas ces prosternements, je n'aime pas ces lâches prosternements, tous ces sales prosternements d'esclave ! » disait le Dieu de Péguy. Il faut croire que les catholiques ont enfin entendu cette parole de Dieu là, au moins. Mais les prosternements en question doivent être tellement dans leur nature qu'ils n'ont rien pu faire d'autre, rien envisagé d'autre que de les transférer à une divinité moins dégoûtée en fait d'adorateurs. Et de multiplier les Salamalecs, et d'entasser les superlatifs, et de se provoluter à qui mieux mieux ! On pense à la phrase inouïe, dextrement épinglée par le chanoine Martimort dans son étude sur *Le Gallicanisme de Bossuet* : « Demeurant suspendu aux mamelles de l'Eglise romaine, je me prosterne aux pieds de Votre Sainteté !... » Quelle gymnastique, grands dieux ! Demeurant suspendus aux mamelles du progrès, les catholiques d'aujourd'hui n'en finissent pas de se traîner sur le ventre, aux pieds plus ou moins fourchus de tous les veaux d'or qu'il a fait pulluler. Mais ce qui est vraiment extraordinaire, c'est qu'ils n'entendent pas, tout à leurs oraisons, l'énorme éclat de rire qui soulève peu à peu le monde, devant le spectacle offert par leur servilité maniaque. On avait cessé depuis longtemps, à vrai dire, de les prendre très au sérieux. Mais à ce subit et inattendu grouille-

ment à quatre pattes de gens qui vous tournaient le dos depuis des générations, que voulez-vous qu'on fasse d'autre que se tenir les côtes ? Il y a pourtant, dans ce monde, des délicats, plus nombreux que les catholiques les imaginent, qui, non seulement ne sont pas enivrés par tout cet encens moisi, détourné de Dieu pour le seul bénéfice de leurs narines, mais à qui la puanteur de cette humilité abjecte soulève le cœur...

Les catholiques d'hier étaient incapables de recevoir aucune leçon du monde. Ils sont persuadés maintenant que le monde, comme Mussolini, « *ha sempre ragione* ». Mais ils oublient que le monde n'est pas composé que d'imbéciles, et que tout ce qu'il y a en lui de lucide se pose des questions de plus en plus angoissantes. Si l'Eglise peut encore avoir un sens pour le monde d'aujourd'hui, c'est à supposer qu'elle est capable d'y répondre, ou, ce qui peut être encore plus important, de l'aider à se poser enfin les vraies questions. Que veut-on qu'il fasse de cette bande d'hystériques que l'idée loufoque qu'il n'y a plus de problèmes que le monde n'ait résolu, ou ne soit en passe de résoudre, suffit à plonger dans un état délirant ?

L'*aggiornamento* va de pair avec l'ouverture au monde, encore qu'il la dépasse. Celui que voulait Jean XXIII, celui que le Concile, en tâtonnant, comme il était inévitable, mais somme toute avec

vigueur, avait essayé d'entamer, c'était celui du scribe avisé qui recherche *nova et vetera* dans un trésor dont il avait désappris la fréquentation, tout occupé qu'il était à le garder et le défendre, comme un dragon hargneux tapi sur son inutile magot. Et, pour répondre enfin aux besoins de l'heure, il fallait commencer par retrouver les besoins de toujours. L'*aggiornamento* qu'on nous propose, et prétendrait nous imposer, c'est celui qui consiste simplement à larguer toute la tradition pour sauter au cou d'une futurité dont personne ne sait au juste quelle sera la figure. Mais l'idée même d'une histoire qui n'irait vers son terme qu'en abolissant son passé est de celles dont les penseurs les plus modernes ont fait justice. Un Einstein n'a jamais cru un instant qu'il abolissait Newton : il savait mieux que personne que, selon le mot de Pascal, il pouvait tout juste se jucher sur ses épaules pour tâcher de voir plus loin. S'il y a quelque chose de vrai dans le structuralisme contemporain, c'est que l'esprit humain de notre temps, aussi bien que de tous ceux qui l'ont précédé, travaille dans des cadres qu'il a hérités et dont il ne peut pas plus s'évader qu'on ne peut sauter en dehors de son ombre. Plus profondément encore, les psychologies des profondeurs nous ont averti que ceux qui croient supprimer leur passé pour s'en affranchir ne font que le réprimer en vain. Réfugié dans le

sous-sol de notre personnalité, il en érode les bases et nous interdit tout développement véritable. Il faudrait commencer par l'assumer franchement pour que le vrai présent commence, où le futur se construit librement.

A plus forte raison en est-il ainsi quand notre passé, comme c'est le cas pour les chrétiens, porte en lui la révélation unique et définitive de l'éternel. Ces catholiques, qui ne veulent plus regarder que le point oméga, ne peuvent conserver le Christ qu'en le volatilissant dans la pure mythologie. Ce qu'il a dit, ce qu'il a fait, ce qu'il est et demeure à jamais ne les intéresse plus. Ils ne le retiennent plus, sinon comme un symbole tribal vidé de tout contenu propre et dont ils sont prêts à estampiller n'importe quoi, pourvu que ce soit ou paraisse du neuf. Ne leur demandez pas s'ils croient encore à sa divinité : ils vous répondront fièrement qu'ils sont au-delà de cette question. Seul les intéresse l'avenir de l'humanité, c'est-à-dire ce que la nôtre, parvenue à l'âge adulte, prenant seule en main son destin, peut devenir (quoi que ce soit d'ailleurs, superman ou un singe avec un œil au bout de la queue, peu importe, pourvu que ce soit du nouveau, ou du moins que ça en ait l'air !).

Jésus, un Jésus désormais tout humain, parce que rien qu'humain, n'a plus d'autre sens pour eux que d'être la promesse et le gage de ces muta-

tions qu'on nous dit imminentes. Pourquoi Jésus, plutôt que n'importe quel autre personnage de l'histoire humaine, a-t-il été choisi pour ce rôle ? C'est ce qu'on ne voit vraiment pas !... La seule force de l'habitude, sans doute, qui, chez tous ceux qui ont la phobie de leur passé, n'est que plus tyrannique. S'il est pourtant un trait de la personnalité de Jésus que les historiens, même les plus critiques, s'accordent à lui reconnaître, c'est qu'il ne vivait que pour Dieu : l'Évangile du Royaume, c'était pour lui ce que saint Paul résumerait heureusement par la formule : « Dieu tout en tous. »

Mais Dieu lui-même, pour ces néo-adorateurs du monde, est mort. Il leur avait bien dit qu'on ne pouvait servir deux maîtres. Ils ont choisi. Le monde, Mammon, les a tout de suite eus tout à lui. Comme me le disait naguère une religieuse nouvelle vague : « Moi, ma religion ne connaît plus que la dimension horizontale. » Seulement la dimension horizontale, à elle seule, n'a jamais fait une religion. On a donc balancé la religion, après avoir bazardé le sacré. Mais, comme dans un christianisme désacralisé, on n'avait plus que faire du Christ de la foi, et pas davantage de celui de la simple histoire, dans un monde areligieux, enfin « consacré » dans sa profanité même, Dieu, évidemment, est vite devenu le vocable le plus parfaitement vidé de sens qui soit.

Après cela, ne nous étonnons plus d'apprendre que la naissance virginale ne veut plus rien dire pour une humanité à la fois érotique et contraceptive, que la foi en la résurrection doit se traduire aujourd'hui par foi en la révolution, que des mots comme salut ou rédemption ne peuvent avoir de sens qu'offensant pour la dignité de nos contemporains, que même un terme biblique aussi profondément humain que le paulinien « réconciliation » doit être banni (« pourquoi ? » demandais-je naïvement, au clerc excité qui me l'apprenait pas plus tard qu'hier — « Et la lutte des classes, qu'est-ce que vous en faites ? » me répondit-il)... Mais surtout, ce dont il ne faut plus parler, c'est de mystère ! Pauvres gens, qui croient avoir découvert le monde et qui ne se sont pas encore aperçu que le mystère qu'ils avaient chassé de la religion, ou plutôt qu'ils avaient cru chasser avec la religion, les y attend !... Comme le disait déjà Origène, « celui qui a découvert ce qu'il y a de mystère dans le monde ne s'étonnera plus qu'il y en ait dans la révélation ». Mais, inversement, ceux qui ne peuvent plus supporter la révélation, pour ses mystères, ne peuvent éviter de retrouver le mystère dans le monde qu'en baptisant « monde » le dernier produit de leur imagination malade. Décidément, il n'était pas si facile aux catholiques qu'ils le croyaient de revenir au monde, si toutefois l'ouver-

ture au monde, ce devait être la conversion au réel. Mais que serait-ce sans cela ? La barque de Pierre faisant eau de toutes parts ? Dans ce cas-là, évidemment, le seul avenir du catholicisme serait de ne plus en avoir.

II

On me dira : « Vous exagérez ! » Pardon ! si je n'ai pas donné mes références, il n'est pas un fait, pas une idée (?) que j'aie cités et pour lesquelles je ne puisse les fournir. « Mais encore, cela ne représente pas toute l'Eglise, mais seulement une fraction ! Si bruyante qu'elle soit, elle ne peut parler que pour elle-même, et ce qu'elle fait n'engage que ceux qui le font... » J'en suis moi-même plus persuadé que personne. Dans l'Eglise comme dans la nation française, aujourd'hui, une presse criarde et « l'opinion » qu'elle prétend exprimer ou « former » — il suffirait que la masse puisse, un jour, dire ce qu'elle en pense pour qu'on découvrirait soudain l'abîme entre ce que veut le peuple et ce qu'on lui faisait dire. Il reste dans l'Eglise, de France et d'ailleurs, et dans le clergé, le « bas » comme le « haut », et peut-être même plus dans le « bas » que dans le « haut », des réserves inen-

tamées de foi solide, et tout simplement de bon sens. A supposer qu'une consultation véritable pût avoir lieu (pas de ces « enquêtes » où l'on ne pose que des questions qui reviennent à dire : « Etes-vous de ces " inéduqués " qui ne comprennent pas que?... ») on serait surpris, comme on l'a été récemment à propos d'autre chose, par la violence de la réaction. Mais c'est très précisément ce qui m'inquiète et le motif qui m'a décidé à parler. Si pitoyables que soient tant de déformations parodiant les réformes nécessaires, leur excès est aussi leur cure. Les Eglises protestantes l'ont appris de longue date : les tendances négatives y trouvent leur propre extinction dans leur succès apparent. Quand des clercs ont perdu la foi (à plus forte raison les mœurs) leur influence s'éteint bientôt d'elle-même, car les laïcs qui les suivent cessent vite de fréquenter des églises qui n'ont plus rien de l'Eglise. Un historien américain du début de ce siècle, né dans cette Eglise unitarienne qui avait déjà réalisé alors toutes les « réformes » supposées si nouvelles dont on nous rebat les oreilles dans le catholicisme post-conciliaire, écrit dans son autobiographie : « Quand nous atteignîmes l'âge adulte, mes frères et sœurs et moi, nous convînmes spontanément que cela ne valait pas la peine de perdre plus longtemps une heure tous les diman-

ches pour écouter des pasteurs qui n'avaient plus rien à nous dire... »

Seulement, que font alors ceux qui ne se résignent pas à perdre la foi ? Ils se tournent vers une forme quelconque d'intégrisme. Et plus excitée fut la négation, plus crispée sera la réaction.

C'est là que me paraît être le plus grand danger. Et nous en sommes peut-être déjà tout près, quand nous n'y pensons même pas, tout absorbés encore que nous sommes pas le tumulte de « contestations » qui se consomment très bien toutes seules, sans avoir besoin qu'on rallume des bûchers pour cela. Hélas ! un bon vent de folie, comme celui qui souffle en ce moment, saurait bien en ranimer les cendres, qui ne sont pas aussi froides qu'on pourrait le croire.

Jusqu'au Concile, l'intégrisme n'était inquiétant ni par le nombre ni par la qualité de ses représentants. Les appuis même dont il pouvait se prévaloir en haut lieu ne devaient pas faire illusion. On l'a bien vu quand on a vu, le vent ayant paru virer, ses plus illustres garants se bousculer, à peu d'exceptions près, au premier rang des nouveaux docteurs. Mais l'explosion inattendue d'un « progressisme » chaotique lui a rendu ses chances.

Ce qui est inquiétant, ce n'est pas que tant de gouvernails se soient révélés des girouettes, du jour au lendemain. Certes, il ne faudrait pas grand-chose

pour que ceux qui se sont retournés une fois si facilement se retournent de nouveau. Mais le plus sûr effet de leurs palinodies, c'est que le navire, pour l'instant, ne répond plus aux commandes. Ceux d'entre eux qui s'en avisent et qu'une sourde angoisse commence à poindre auraient bien tort de s'imaginer qu'il leur suffirait de pivoter une fois de plus pour reprendre la barre. Ils réussiraient peut-être à tout casser de ce qui tient encore. Ce n'est pas cela qui rétablirait le cap.

L'intégrisme qui nous menace aujourd'hui n'est pas celui de chefs qui ont dévoilé leur inconsistance. C'est celui de la masse des braves gens ulcérés qui, faute de chefs dignes et capables de les conduire, pourraient se coaguler en un simple refus rageur de plus bouger. On cesserait peut-être alors de dériver, mais pour couler à pic. Cet intégrisme-là, il est à nos portes.

Comment voudrait-on qu'il en fût autrement ? Une large part de la presse dite « catholique », les guides improvisés qu'elle a salués comme autant de phares des temps nouveaux ne s'accordent-ils pas pour présenter au peuple de Dieu, comme l'expression même de l'intégrisme, la profession de foi de Paul VI — autrement dit le Credo paraphrasé dans un langage à la fois plus biblique et plus facilement compréhensible à nos contemporains ? La réaction dudit peuple pourrait-elle être

autre chose que de s'écrier : « Si c'est là l'intégrisme, nous en sommes tous » ?

Si les bons prêtres qui croient encore en Dieu et en Jésus-Christ, et qui n'ont pas de petite amie, sont tous des intégristes, quels bons catholiques ne voudraient pas se serrer derrière eux ? Et si tous les fidèles qui ont l'audace de vouloir que la messe demeure la prière de l'Eglise, et tout bonnement une prière, plutôt qu'une réunion de bourrage de crâne où on leur inculque les idées politiques, les divagations morales ou amORALES, et toutes les autres billevesées qui peuvent remplir aujourd'hui les cerveaux laiteux d'une partie du clergé et de ses « militants », — si tous ces gens-là sont traités eux-mêmes d'intégristes, comment le mot ne deviendrait-il pas un terme d'honneur ?

Rien n'est plus dangereux que de redire sur tous les tons que croire ce que l'Eglise a toujours cru, faire ce qu'elle a toujours fait, c'est cela l'intégrisme. Car, à force de l'entendre seriner, les gens pourraient bien en venir à le croire.

On y marche à grands pas. On peut dire que chaque progrès clamé sur les toits d'un certain « progressisme » a comme premier et plus sûr effet d'étendre en profondeur un intégrisme latent, qu'un mot de trop, une sottise qui passe les bornes suffirait à précipiter. On mesurera l'étendue des dégâts, quand une situation, encore fluide

aujourd'hui, demain ne le sera plus. Alors, adieu les réformes espérées ! Déjà trop tardives quand elles ne faisaient que s'esquisser, quelles possibilités en restera-t-il quand la tempête aura passé, que la poussière de démolitions qu'elle soulevait sera retombée, et qu'en fait du dégel qui s'annonçait on retrouvera simplement la banquise, plus dure et plus compacte que jamais ?

55 Nous avons conquis chèrement la liberté sans laquelle l'Eglise ne pouvait revivre. Si cette liberté, aujourd'hui, nous ne nous en servons que pour détruire, demain, quand il faudra bien enfin tâcher de reconstruire, nous l'aurons perdue. Et, cette fois, ne nous y trompons pas, ce n'est pas « la curie romaine » qui nous la retirera, ni Pierre, Paul ou Jacques, qui aujourd'hui se glorifient tous de nous l'avoir rendue, eux qui hier encore nous la refusaient tout autant qu'elle, ce sera le peuple chrétien en colère, voyant le peu que nous étions capables d'en faire, qui la vomira en nous vomissant.

« Allons donc ! » vont nous dire cette fois, recouvrant toute leur assurance, les docteurs-tant-mieux : « Une telle réaction ne nous menace pas ; elle est devenue impossible ; d'ailleurs, elle serait la ruine définitive de l'Eglise ! Une nouvelle Contre-Réforme, une nouvelle encyclique *Pascendi*, n'auraient d'autre effet que de la réduire, peut-être pour toujours, à un petit groupe de fanatiques

dérivant toujours plus loin d'un monde qu'ils devraient perdre tout espoir, s'ils en conservaient encore le désir, de jamais rejoindre ! » Comme vous dites ! Mais faites bien attention que je ne parle pas ici tant de nouveaux coups de barre, non qu'ils ne demeurent possibles, quand bien ce ne seraient plus que des coups de gaffe dans l'eau, mais d'un de ces soubresauts des masses, qui sont les plus dangereuses des réactions parce que les plus incoercibles. Et si celle-ci peut vous paraître encore improbable, c'est décidément, non seulement que vous avez les yeux bouchés, mais que vous n'avez plus d'yeux !

L'intégrisme n'avait pas attendu le Concile pour avoir sa presse et ses publications. A combien d'exemplaires tiraient-elles ? Qui les lisait ? Aujourd'hui, quel tirage atteignent *Les Nouveaux Prêtres* et leur misérable séquelle ? Une presse d'une bêtise à couper au couteau, d'une aigreur repoussante, a beau suer la débilité mentale, étaler à tous les regards des difformités plus encore pathologiques que morales, elle est arrivée malgré tous ces handicaps à se faire lire largement. Elle n'est peut-être déjà plus loin de rejoindre la diffusion de la presse de l'autre bord, elle-même en baisse rapide ces derniers temps, malgré tous ses procédés accrocheurs.

Et le pire, c'est qu'il n'y a pas là qu'un phéno-

mène de masse ! Je viens de faire une allusion à Michel de Saint-Pierre. Je suis bien loin de le confondre avec les microcéphales qui ont été trop heureux de mettre la main sur lui. Qu'un homme de sa sorte, venu d'un milieu, certes, des plus traditionnels, mais qui avait montré qu'il y était de ceux qui se rendaient compte des adaptations inévitables et les acceptaient de bon cœur, se soit finalement laissé embarquer sur cette galère, est déjà suffisamment significatif.

Si cet exemple n'est pas jugé par tous convaincant, que dira-t-on d'une lettre à l'épiscopat français qu'un universitaire de mes amis a récemment convaincu à grand peine ses signataires de mettre au panier ? Elle rejetait en bloc toutes les traductions liturgiques en usage officiel actuellement, et demandait le retour pur et simple à la situation anté-conciliaire. Ces gens-là étaient-ils des « inéduqués » ? On trouvait parmi eux des universitaires catholiques les plus justement réputés de l'heure actuelle, et certains suffisamment connus pour être des « hommes de gauche » comme on dit.

Mais l'élite catholique n'est pas toute une élite intellectuelle. Un bon test des réactions des meilleurs catholiques, intellectuels ou pas, et des plus jeunes, est la situation actuelle des ordres religieux quant à leur recrutement. On peut distinguer en gros trois cas : ceux où l'on a cru opportun de

pratiquer l'*aggiornamento* le plus radical, en courant au-devant et, si possible, au-delà de toutes les nouveautés ; ceux où l'on s'est efforcé de promouvoir des réformes réalistes, solidement appuyées sur la tradition, et appliquées avec le moins de heurts possibles ; ceux enfin où l'on s'est claquemuré dans une attitude renfrognée, méprisante, face à toutes les réformes. Si surprenant que cela soit au premier abord, les premiers, non seulement sont ravagés par les défroquages en série, mais ne recrutent pratiquement plus personne. Les seconds parviennent à maintenir leurs noviciats tant bien que mal, mais plutôt mal que bien. Seuls les troisièmes ont un afflux de vocations. L'un de ceux-ci, spécialement connu pour son conservatisme exacerbé, ne sait plus que faire des novices. On m'avait dit qu'il n'y avait là que de jeunes excités, d'anciens O.A.S., etc. J'y suis allé voir moi-même (en me gardant soigneusement de révéler mon identité). J'ai pu constater qu'il s'agissait, dans l'ensemble, tout au contraire, de jeunes gens parfaitement sains et normaux... Mais, évidemment, quand on pense fixer sa vie dans une institution, on comprend que les jeunes les plus généreux y désirent quelque assurance de stabilité, et que les plus intelligents n'aient pas les moyens de distinguer, en fait de solidité doctrinale, les roseaux peints en fer d'un bon acier trempé, ferme et souple !

Mais c'est bien ici qu'est l'erreur fatale ! Ennemis, notre « progressisme » et notre « intégrisme » ? Tout au plus frères ennemis. Mais, bien plutôt, tout simplement ce que les géomètres appellent des énantiomorphes : comme une figure et son image renversée dans la glace, où tout est à l'envers, mais où, substantiellement, à part cela, tout est pareil. Que les lecteurs d'*Alice dans le miroir* se rappellent Tweedledum et Tweedledee : ce sont nos deux bonshommes !

Il est une évidence première, et c'est qu'ils vivent et se développent l'un par l'autre. Le manichéisme puéril que j'ai décrit, et qui apparut si nettement dès les premiers rapports de presse sur le Concile, trouve ici son explication. Chaque manifestation de progressisme délirant donne un coup de pompe à l'intégrisme. Chaque clameur intégriste suscite un « Nous vous le disions bien ! » jubiland des progressistes. Leur idéal commun serait de persuader tout le monde qu'eux seuls existent, qu'eux seuls sont possibles. Et le tragique est qu'ils y arrivent petit à petit. Ce n'est pas la marée du progressisme destructeur qui est le plus préoccupante. C'est la polarisation croissante qu'elle provoque sur ces deux axes symétriques, qui ne vont l'un et l'autre que du néant au néant. Ainsi on perd de vue de plus en plus les vrais problèmes, et les

possibilités de les résoudre s'estompent de jour en jour.

Encore ne faudrait-il pas croire que le progressisme et l'intégrisme passent tout leur temps à se combattre. Ils ne cessent, en fait, de se rejoindre et de confondre leurs poussées, qui ne divergent qu'en apparence, pour tout stopper, en attendant de tout faire craquer. J'ai parlé déjà des rencontres de votes singulièrement révélatrices, déjà dans le Concile, davantage en Synode, plus encore aux commissions épiscopales post-conciliaires. Les nouvelles prières eucharistiques, les nouvelles préfaces qui les accompagnent, et bien d'autres réformes liturgiques essentielles qui n'ont pas encore pu voir le jour, étaient prêtes il y a plus d'un an. Publiées alors, elles eussent pu remédier à un chaos qui s'annonçait mais que, maintenant, elles risquent fort de ne même pas affecter. Pourquoi ce retard ? Des manœuvres tortueuses de la curie, vous diront les informateurs professionnels ! En fait, la raison principale en est qu'à chaque vote, une majorité constructive s'est avérée introuvable, ceux qui voulaient que tout change volant régulièrement au secours de ceux qui ne voulaient rien changer. Et ce que je dis de la liturgie vaut pour tout le reste.

Encore n'est-ce pas assez dire. Les mêmes se révèlent trop souvent capables de sauter d'un bord à l'autre, dès qu'il s'agit simplement de bloquer

la machine. J'ai vu un prélat voter non à main levée à la question : « Tel texte doit-il être modifié ? » Le résultat du vote ayant paru incertain, le cardinal-président décide de voter une seconde fois, en inversant la question : « Le texte en question doit-il être maintenu tel quel ? » Mon vis-à-vis, sans hésiter, vote « non » derechef !

Nous en sommes au dernier chapitre, dirait-on, de *L'Île à hélices* de Jules Verne. Les babordais et les tribordais sont d'accord dans le désaccord pour faire tourner les hélices, les uns dans un sens, les autres dans l'autre sens. Du coup, l'île n'avance plus et ne fait que tourner sur elle-même comme un toton au gré des courants, avant d'éclater et de se désagréger.

Les intégristes, et plus encore ces bons chrétiens qui sont tentés, aujourd'hui, de rejoindre leurs rangs, nous diront, il est vrai : « Mais la seule possibilité de réagir efficacement contre la marée d'incrédulité qui menace aujourd'hui de nous engloutir n'est-elle pas une orthodoxie renforcée ? » A cela il faut répondre d'abord que l'orthodoxie ne connaît pas de degrés. Croire en l'existence de deux dieux n'est pas deux fois plus orthodoxe que de croire en l'existence d'un seul. C'est une hérésie non moins grave que de croire qu'il n'y en a aucun.

Mais cette réponse ne suffit pas. L'intégrisme est un phénomène relativement nouveau dans l'his-

toire de l'Église et il faut, pour en surmonter la tentation, analyser son développement historique. Sa collusion avec le progressisme désaxé qui en est contemporain s'éclaire alors. Il devient manifeste qu'il n'est pas juste une forme banale d'orthodoxie étroite et intolérante, comme on en a vu à d'autres époques. Il ne suffit pas de dire qu'il est incapable de résister efficacement au progressisme qui s'oppose à lui. Il en porte en lui les germes et c'est lui qui l'engendre, tout comme, inversement, celui-ci le régénère, dans un cercle auquel il n'y a plus moyen d'échapper lorsqu'on s'y est laissé une fois enclorre. Tous deux peuvent en effet se réclamer du même père : Lamennais, et plus généralement l'école dite « traditionaliste », mais qui, en fait, a vicié irrémédiablement l'idée même de tradition dont elle se réclamait. C'est ce qu'il convient d'examiner de près, car là et non ailleurs gît la source du mal, ou des maux principaux dont nous souffrons à l'heure actuelle.

On sait que, dans une première phase, Lamennais, aux applaudissements de Joseph de Maistre et de Louis de Bonald, a voulu réagir contre ce qu'il appelait « l'indifférence » moderne. Il entendait par là un état d'esprit engendré par le rationalisme et l'individualisme qui lui paraissaient (et leur paraissaient) avoir produit tous les excès de la Révolution française, et plus particulièrement

sa tentative d'éviction du christianisme hors de la société. A cette « indifférence » à laquelle aboutit, croyait-il, l'individu qui ne voit plus d'autre source de la vérité que dans l'exercice de sa raison séparée, il opposait la « tradition ». Mais comment, à la suite de ces deux prédécesseurs, et plus spécialement Bonald, l'entendait-il ? Pour eux, la vérité, toute vérité, ne pouvait être connue que par une révélation extérieure à la conscience individuelle. De cette révélation primitive, comme des révélations historiques de l'Ancien et du Nouveau Testament, où ils ne voyaient d'ailleurs guère qu'une réduplication de la révélation primitive obscurcie par le processus de l'histoire humaine, le dépositaire était la société. Mais encore faut-il préciser : la société, non telle que l'homme usant de sa raison peut la refaire ou simplement l'élaborer, mais la société essentiellement patriarcale, que les traditionalistes supposaient être elle-même une création primitive, tout comme la révélation. D'où, non seulement ce qu'on a appelé « l'alliance du trône et de l'autel », mais le germe au moins d'une confusion radicale entre les deux.

Plus profondément, l'horreur que ces penseurs avaient conçue pour ce qu'ils considéraient comme les fruits inévitables d'un rationalisme individualiste les persuadait que la vérité se transmet, dans la société telle qu'ils l'envisageaient, comme un

pur objet qu'on se passe de mains en mains. L'instant même où cette vérité, toute vérité, quelle qu'elle fût, devenait l'objet d'un effort de critique rationnelle, ou tout simplement d'assimilation personnelle, et elle entraît dans un processus irréversible de désintégration. L'autorité, l'autorité de type patriarcal, dans leur système, devenait donc non seulement la pièce essentielle, mais le seul élément moteur. En face d'elle, il n'était d'autre attitude possible, pour conserver la vérité, comme la société avec laquelle elle était supposée faire corps, qu'une pure et absolue passivité.

Un tel système se prêtait évidemment à merveille à soutenir la Restauration des « ultra ». Mais il était encore plus, s'il est possible, un défi à l'esprit chrétien qu'à l'esprit humain tout simplement.

A la même époque, un Möhler essayait, de son côté, de redécouvrir la tradition authentique. Mais les admirables analyses de son grand livre *L'Unité dans l'Eglise*, appuyé sur l'Écriture et les Pères, entraînaient une image toute différente. Il y montrait comment la tradition proprement chrétienne, loin de se transmettre ainsi en demeurant extérieure à ses transmetteurs, parce qu'elle est la tradition d'une vérité de vie, ne pouvait être transmise que dans la vie elle-même, et la vie la plus personnelle, encore que vécue nécessairement en communion.

L'autorité n'y perdait aucunement son rôle, mais au lieu d'y être naturellement répressive ou oppressive pour la conscience individuelle, elle en devenait l'éducatrice par excellence. Gardienne, et plus que gardienne, stimulatrice de la communion des personnes, elle devait être pour autant, si elle demeurait fidèle à son rôle, le guide naturel d'un exercice de la raison qui ne fût jamais divorcé de l'expérience humaine à la fois la plus intime et la plus ouverte... Rien de tout cela, hélas ! ne paraît jamais avoir effleuré l'esprit de Lamennais et de ses séides, pas plus que de ses précurseurs.

L'irréalisme de leurs positions était tel, cependant, que même des gouvernements aussi chimériques que ceux de Charles X ne pourraient jamais arriver à les suivre jusqu'au bout. D'où le conflit inévitable qui amènerait Lamennais au plus extraordinaire des retournements : de l'absolutisme royaliste et ultramontain le plus exaspéré à un « populisme » et un christianisme anticlérical non moins absolus. Car même un pape aussi réactionnaire que Grégoire XVI, et Dieu sait s'il l'était, ne pouvait pas plus canoniser un tel doctrinarisme que des hommes politiques comme Villèle ou Polignac n'étaient susceptibles de l'appliquer.

Il est bien révélateur de noter l'occasion du premier clivage entre l'« ultra-royalisme » de Lamennais et la royauté de la Restauration. Ce fut

la loi la plus invraisemblable que celle-ci ait jamais sanctionnée : la loi sur le sacrilège, qui le punissait, dans les cas les plus graves, de la peine des parricides (l'exécution capitale du condamné, la tête recouverte d'un voile noir et le poing droit tranché avant la décapitation). Lamennais et ses sectateurs en furent consternés, non parce qu'elle leur paraissait une démesure, mais parce qu'ils la jugeaient trop bénigne ! Ce qui excitait au plus haut point son indignation, cependant, c'était qu'elle s'appliquerait, en principe, aussi bien aux profanateurs éventuels d'un temple ou d'une synagogue qu'à ceux d'une église. Ce qu'il eût voulu, c'était une loi plus inexorable encore, mais qui concernât seulement la défense de l'Église catholique, et que toute protection, voire même autorisation de l'État, fût refusée en même temps aux autres cultes !

Une autre cause de conflit avec le gouvernement de Charles X se trouvait dans la situation de l'Université. Tout en y maintenant les facultés de théologie, les aumôniers dans les lycées, le gouvernement de la Restauration se refusait à y pratiquer une épuration qui en eût évacué tous les esprits plus ou moins imbus des idées héritées de la Révolution. Là encore, le reproche des Mennaisiens et leur déception provenait de leur philosophie du « tout ou rien » qu'aucun gouvernement doué

d'une once de réalisme n'aurait pu songer sérieusement à mettre en application.

C'est dans ces conditions que Lamennais allait avoir ses premiers contacts avec les catholiques libéraux de Belgique. On ne pouvait guère imaginer des esprits plus différents du sien. Leur position s'inspirait d'un simple pragmatisme : leur accord avec les libéraux non chrétiens, dans un effort commun qui allait aboutir à l'indépendance de la Belgique, était en train de rendre à l'Eglise des possibilités de libre développement dont la suite n'allait pas tarder à montrer qu'elles étaient autrement réalistes que les chimères de l'« ultra-royalisme ». Au moment où celui-ci vacillait, pour des raisons tout opposées, dans l'esprit de son principal coryphée, ce rapprochement, après quelques tergiversations, devait aboutir à déterminer une conversion apparente, qui ne serait en fait, il faut le répéter, qu'un retournement. L'idée germerait soudain dans l'esprit de Lamennais, préparée par tout ce qu'il avait absorbé de Jean-Jacques Rousseau au cours de son éducation d'autodidacte, que le régime patriarcal de l'ancienne société avait décidément fait son temps. Les rois n'étaient plus capables d'exprimer la conscience des peuples. C'était au peuple lui-même, atteignant l'âge adulte, d'exprimer directement ce « sens commun » de l'humanité de toujours dont ses chefs traditionnels

paraissaient avoir renoncé à être les oracles. D'où la soudaine et tout inattendue exaltation, d'abord seulement au plan politique, de la « liberté » substituée à l'autorité jugée décidément défaillante. Mais de quelle liberté s'agirait-il ? Non pas de la liberté rationnelle, confondue toujours avec le rationalisme et l'individualisme, mais de la liberté instinctive, jaillie de la conscience des masses. Ainsi l'instinct populaire serait-il substitué en un tour de main à l'infailibilité antérieurement attribuée aux princes, mais dont leur peu de disposition à suivre les interprètes de la « tradition » supposée les avait dépouillés. « *Vox populi, vox Dei* », jamais la formule n'a été appliquée plus littéralement que dans cette seconde phase de la philosophie de Lamennais. La tradition catholique n'ayant jamais été conçue par lui autrement que comme une simple reviviscence de la « tradition primitive » et du « sens commun » son héritier, il lui paraîtrait naturel et inévitable que le sentiment populaire, libéré du poids d'une structure morte, revînt de lui-même à un accord spontané avec le christianisme catholique. Ainsi serait scellé l'accord de la « liberté » avec l'Eglise ! Le malheur était que ce renversement des alliances ne serait pas facile à faire admettre à l'autorité pontificale ! Déjà profondément défiante à l'égard de présumés qui, tout en l'exaltant au-delà de toute mesure, la

liaient à une conception aussi peu traditionnelle que possible de la tradition, on ne pourrait lui reprocher de se prêter de mauvaise grâce à ce demi-tour à gauche qu'on lui dictait soudain au nom d'une équivoque « liberté », jaillie comme un diable hors de sa boîte, là précisément où l'on pouvait le moins s'y attendre.

Il est trop vrai que le conservatisme politique, particulièrement aveugle, de Grégoire XVI et de son entourage, tout comme la réaction d'un épiscopat resté foncièrement gallican, et qui n'avait pas digéré de se voir dicter sa conduite au nom d'un ultramontanisme extravagant, n'arrangeraient en rien les choses. Le malaise des uns, brusquement accru par une volte-face aisément explicable mais tout de même stupéfiante, la trop belle occasion de revanche âprement saisie par les autres se conjugueraient sans peine pour amener la ruine quasi instantanée du système et de son promoteur. Mais, si même aucun de ces facteurs n'avait joué, il ne faut pas se dissimuler que le « traditionalisme », et la forme particulièrement outrancière qu'il avait trouvée dans le mennaisianisme, première ou seconde manière, ne pouvait être qu'expulsé tôt ou tard de l'Église catholique, comme un corps étranger. Résorber la tradition catholique dans la « tradition primitive », et spécialement conçue et décrite comme elle l'était dans les derniers volu-

mes de *L'Essai sur l'Indifférence*, que ce fût pour en placer l'organe dans la hiérarchie héréditaire d'une société patriarcale, ou dans une hypothétique conscience des masses libérée de celle-ci, c'était travestir de fond en comble la foi chrétienne traditionnelle. La meilleure preuve en est dans le messianisme humanitaire auquel celle-ci en viendrait si vite à se réduire, à partir des *Paroles d'un croyant*, dans la troisième et dernière phase de la pensée de Lamennais. Un christianisme de l'avenir, sans autre dogme défini que l'infailibilité maintenant attribuée à la conscience des masses, y a pris la place de l'Évangile.

Une particularité, à première vue paradoxale, de cette dernière phase du mennaisianisme mérite encore qu'on s'y arrête. Et c'est l'exaltation qui s'y fait jour du nationalisme, d'abord du nationalisme polonais, puis de tous les nationalismes. On aurait pu s'attendre au contraire, avec l'effondrement du culte voué précédemment aux structures traditionnelles, et la montée en flèche d'un populisme non moins idolâtre, à l'apparition d'un internationalisme. Mais c'est qu'ici intervient un transfert de l'idée messianique. C'est bien la « liberté » de tous les peuples, de la masse humaine tout entière, qui reste l'objectif ultime. Mais cette « liberté » doit se trouver de nouveaux pilotes, les anciens ayant fait défaut. A la place des « oints du Sei-

gneur » on aura donc les « peuples élus ». La seule chose qui ne paraisse pas avoir été dans les prévisions, c'est que ces consciences nationales chauffées à blanc, loin d'aboutir spontanément à une harmonie fraternelle entrent en rivalité, et précipitent de ce chef les peuples « libérés » dans des carnages sans merci auxquels les pires tyrans du passé n'eussent pas rêvé de les conduire... Mais ceci est une autre histoire !

Quand on examine froidement le système de Lamennais, à travers ses avatars successifs, on a peine à concevoir qu'un tel tissu de flagrantes absurdités, retournables à volonté, ait jamais pu être pris au sérieux, non seulement par une grande partie du clergé et des fidèles, mais d'abord par son créateur lui-même.

Pour le comprendre, il faut s'aviser de l'effondrement quasi total de la culture théologique que la Révolution avait provoqué, en France au moins, en fermant les séminaires et les facultés de théologie, et en anéantissant les grands ordres religieux. Lamennais lui-même, malgré son génie indéniable, était à cet égard un complet autodidacte, et la plupart de ses lecteurs en étaient là. Ce n'est guère que dans le dernier quart du siècle que la situation commencerait à se modifier. (La crise moderniste, hélas ! avec ce qu'il faut bien appeler sa répression sauvage, reviendra presque aussitôt tout stopper !)

Mais il faut aussi observer quelles intuitions, non seulement chaleureuses, mais souvent lumineuses, dans les écrits de Lamennais, entourent un noyau central qui n'est malheureusement qu'une coque vide. La plus profonde est ce sens, si vraiment évangélique, de la misère et de la dignité des pauvres, des humbles, qu'il a su exprimer dans des termes d'une puissance et d'une pure beauté dignes des grands prophètes et qui n'ont pas d'équivalent à son époque. Il ne faut pas croire, d'ailleurs, que ce sentiment n'apparaisse qu'avec sa période libertaire. Il s'exprime déjà, dans toute sa force, à travers son absolutisme monarchique et ultramontain. Et ce serait une erreur de penser que Lamennais fût isolé à cet égard dans son groupe. Les historiens démocratiques modernes dissimulent généralement le fait qu'à l'époque de la Restauration le seul organe qui défendit le suffrage universel n'était pas une feuille républicaine, pas plus qu'aucune de celles des royalistes libéraux, mais bien le *Drapeau blanc*, le journal des « ultras » ! Il est bien vrai qu'il le faisait, persuadé, sans doute à juste titre, que la masse du peuple restait profondément attachée au roi et aux institutions traditionnelles, et que ceux-ci eussent eu tout avantage à s'appuyer sur elle, plutôt que sur une noblesse qui n'avait pas encore compris ce qui lui était arrivé, ou une bourgeoisie enrichie et

hissée au pouvoir par la Révolution et l'Empire. Encore faut-il aussitôt ajouter que c'est dans le même parti « ultra » que se recrutèrent, bien avant qu'on parlât de « socialisme », les premiers défenseurs d'une législation du travail et d'institutions sociales, qui non seulement soutinssent la paysannerie mais arrachassent le prolétariat urbain à la condition d'esclave où la technocratie commençante était en train de le plonger. Ces théoriciens du pouvoir absolu des rois, il faut le reconnaître, voyaient en eux les défenseurs-nés du peuple et ne craignaient pas d'en tirer les conséquences, lesquelles n'étaient pas une des moindres raisons de la haine que leur vouait le libéralisme bourgeois, républicain aussi bien que conservateur.

Le malheur sera que ces idées généreuses, et, pour une fois, bien plus réalistes qu'elles ne pouvaient le paraître, seront irrémédiablement compromises, par Lamennais et les siens, soit avec un paternalisme archaïque, soit avec un collectivisme de masses également ennemis de la vraie liberté ou de l'autorité véritable qu'ils défendraient tour à tour, mais, hélas ! jamais ensemble.

Une autre intuition mennaisienne est celle de la naturelle implication des développements religieux authentiques et des développements culturels. Si ses réalisations ne dépassèrent jamais l'amateurisme, il avait pleinement compris et il sut dire,

souvent avec bonheur, que le christianisme ne pouvait vivre à l'écart de la culture, et non seulement d'une survivance des cultures où il était né et s'était lui-même développé, mais tout au contraire en s'efforçant d'inspirer et de féconder à son tour leur propre développement, bien loin d'y rester à la traîne. Il formulerait des programmes qui, aujourd'hui encore, paraissent d'une lucidité étonnante, où les renouvellements philosophiques et scientifiques qui s'imposent, non pas simplement à l'apologétique mais à la théologie, sont esquissés avec vigueur, et en particulier où l'importance à accorder aux nouvelles méthodes historiques et philologiques semble non moins prophétique que ses meilleures idées sociales. Malheureusement, ce ne sont là que des programmes, et, s'ils avaient eu à la Chesnaye le moindre commencement de réalisation, il va sans dire que le système de M. Féli s'y serait fracassé plus sûrement même que sur le roc de Pierre !

De même, et sur le clergé séculier, le renouveau de sa formation et de son genre de vie, et plus encore sur le rôle des laïcs, en particulier d'une élite intellectuelle, et pas seulement intellectuelle, en coopération avec les clercs, on comprend que ses vues aient pu paraître exaltantes à la jeunesse de son temps, car on a là-dessus tout juste marqué

le pas depuis, si même on est réellement parvenu où lui-même s'était avancé.

Le malheur est que tout cela, qui restait d'ailleurs à l'état d'esquisses, avec le prestige d'un style qui est le plus sobre et le plus ferme de son époque, sans rien des boursouflures de Chateaubriand, mais d'une musique peut-être plus prenante encore, et le romantisme d'une personnalité qui évoque l'Empédocle de Hölderlin, n'était qu'au service ou qu'à la remorque d'une pensée incroyablement falote, mais que son simplisme lui-même prédisposait à imprégner durablement des esprits sans plus de racines que le sien. Le système mennaisien, encore qu'il ne cessât de se transformer, était mort bien avant la triste fin de son auteur. L'influence mennaisienne a laissé jusqu'ici une marque ineffaçable sur le catholicisme français, et, grâce au rayonnement mondial de celui-ci, sur une part considérable du catholicisme moderne. Les ornières dans lesquelles s'est enfoncée de plus en plus la pensée de Lamennais, et dont elle n'est jamais sortie, même si elle a pu les suivre tantôt dans un sens tantôt dans l'autre, restent celles où le catholicisme, aussi bien post-conciliaire que pré-conciliaire, continue à se mouvoir. Suivant une imperturbable cadence pendulaire nous oscillons obstinément entre le progressisme et l'intégrisme, persuadés que rien n'existe en dehors de cette alter-

native, qui n'en est pas une. De notre progressisme et de notre intégrisme, en effet, tout comme du pseudo-traditionalisme et du pseudo-libéralisme mennaisiens dont ils procèdent directement, les pièces maîtresses sont les mêmes, l'agencement est le même ; la seule différence est que la même machine fonctionne à volonté tantôt dans un sens tantôt dans l'autre. Mais son plan de rotation est aussi invariable que celui du meilleur gyroscope, et c'est un plan qui ne rejoint nulle part la réalité, ni humaine ni chrétienne.

En disant cela, je ne prétends pas que Lamennais, ou plus généralement l'école traditionaliste, soit la seule source, ni même la source première de nos maux. Le corps d'idées factices des traditionalistes, et spécialement des mennaisiens, qu'ils se soient bloqués sur la première phase de leur maître ou l'aient suivi au moins jusqu'à la seconde, n'a fait que précipiter une cristallisation. Les vues qu'ils ont définies et propagées étaient latentes dans le catholicisme au moins depuis la Contre-Réforme. Et d'abord le rôle démesuré donné à l'autorité, mais plus encore la fausse notion qu'ils s'en faisaient, et qui n'y voyait plus qu'une négation de la liberté, elle-même identifiée à ses formes négatives (la liberté *contre*, éclipsant la liberté *pour*).

L'ancienne théologie, celle des Pères, celle encore des plus grands scolastiques reconnaissait dans

l'Eglise un double « ministère », profondément un d'ailleurs : celui d'enseigner la vérité divine et celui d'en proposer le mystère vivifiant dans la célébration sacramentelle. L'autorité, conçue comme essentiellement pastorale, n'apparaissait pas comme proprement distincte de la fonction d'enseignement. Ceci tenait non seulement au fait qu'on n'oubliait pas alors que la vérité évangélique est vérité de vie, mais à la conception même qu'on se faisait de la loi. Saint Thomas l'a exprimée avec une telle maîtrise que l'exposé qu'il en a donné reste une des pièces les plus durables de son système. D'après lui, en effet, en tout domaine, surnaturel aussi bien que naturel, il n'est de loi digne de ce nom qui soit autre chose qu'une application concrète aux circonstances de cette loi éternelle qui est incluse dans la nature de Dieu et de ses œuvres. Faire des lois justes, par suite, et veiller à leur application n'est donc qu'une conséquence de la capacité d'enseigner la vérité. Si, comme les anciens philosophes le pensaient déjà, les seuls « politiques » dignes de l'être ne peuvent être que des sages, à fortiori, dans l'Eglise, la fonction de régir le peuple de Dieu n'est donc qu'un appendice de la fonction de l'instruire des choses divines.

Mais, dès le Moyen Age, se fait jour la tendance à changer tout cela. On commencera par vouloir trouver dans l'Eglise les trois fonctions royale,

doctorale, sacerdotale attribuées au Christ, et déjà des esquisses apparaîtront d'une tentation de résorber dans la fonction royale les fonctions doctorale et sacerdotale. Le scotisme, et les nominalistes après lui, dans leur conception de Dieu lui-même introduiront cette notion fatale de la *potentia absoluta*, par laquelle Dieu pourrait faire, si seulement il le voulait, que le mal devînt le bien, et le bien le mal. Dans la réaction contre l'anarchie ecclésiastique de la Réforme, une nouvelle ecclésiologie, qui, jusque-là se cherchait encore, apparaîtra soudain comme la seule ecclésiologie possible. Cette ecclésiologie qui est l'élément peut-être le plus typique du catholicisme post-tridentin ne sera pratiquement plus qu'une ecclésiologie de « pouvoir ». On a souvent cité, ces derniers temps, pour la réprouver, la célèbre formule de Bellarmin : « L'Eglise catholique est visible comme est visible la république de Venise. » Mais, chose singulière, ce dont on semble s'être le plus scandalisé, dans cette parole, c'est de son affirmation de la visibilité de l'Eglise. Ce qu'elle a de scandaleux, cependant, ce n'est pas d'affirmer que l'Eglise, son unité en particulier, soit visible, si même tout n'en est pas visible, mais bien de concevoir cette visibilité comme celle d'un pouvoir politique, et qui plus est d'une première espèce de dictature policière.

A partir du moment où l'on s'est engagé dans



cette voie, on peut bien proclamer que l'autorité est la gardienne de la tradition, et même le croire et le vouloir sincèrement, et pour cela l'exalter — en fait on l'a substituée à elle. Une autorité, en effet, qui n'a plus d'autre norme qu'elle-même, puisqu'on en a fait un absolu, tendra invinciblement à dire : *Stat pro ratione voluntas*. De servante de la vérité, elle sera devenue ou sera sur le chemin de devenir sa maîtresse. A l'interprète fidèle, l'oracle qui prononce et tranche selon son bon plaisir est en passe de se substituer.

A cette conception tout irrationnelle et despotique de l'autorité, ce n'est pas la tradition des traditionalistes et moins encore le « sens commun » de Lamennais qui pourrait apporter quelque contre-poids. Leur tradition, nous l'avons vu, comme cette forme d'autorité, de par sa nature absolue, avec laquelle ils continuaient de la bloquer, ne transmet qu'une « vérité » inassimilable. Elle n'est reconnue comme vérité, en effet, que pour autant qu'elle s'impose du dehors, en s'opposant à la raison individuelle. L'assimiler, de la part de celle-ci, reviendrait à la dissoudre. Et le « sens commun » mennaisien, lors même qu'il aura rejeté le support de l'autorité, en restera là. S'il ne se réduit plus à transmettre une hypothétique « révélation primitive », immuable, indéveloppable, son développement, maintenant adoré à l'instar des oracles

déchu, n'est que celui d'un instinct des masses, et celui-ci, comme ces oracles avant lui, n'a toujours d'autre règle qu'une « liberté » essentiellement irrationnelle. L'esprit personnel est sommé de s'y rallier sans discuter, comme il était auparavant prosterné sous le Jaggernaut de l'autorité déifiée. On nous parlera bien de l'irrésistible progrès humain auquel il faut concourir. Mais quel autre progrès authentiquement humain pourrait-il y avoir que le progrès de la conscience, c'est-à-dire un progrès où la personne est foncièrement engagée, même s'il est vrai qu'elle ne peut s'y épanouir que dans une communion universelle ? Une telle communion, d'autre part, peut-elle être jamais autre chose qu'un rêve irréalisable si la conscience divine, dans sa révélation, ne s'ouvre elle-même à nos consciences ? Et comment celles-ci, en retour, la rejoindront-elle, sinon à travers l'unique communion véritable dont cette révélation devient la source, c'est-à-dire l'authentique tradition chrétienne ?

Au lieu de cela, qu'on cède sans résistance à tous les mouvements de masse ou qu'on démissionne devant une autorité simplement autocratique, le réflexe reste fondamentalement le même et les résultats se rejoignent. Ce n'est pas seulement l'étiollement et le dépérissement de toute vie personnelle, et aussi bien collective (car que

peut être une collectivité qui n'est qu'une somme de zéros ?). C'est ou la dessication ou l'évaporation de la tradition chrétienne.

La « libération » apportée par ces ouvertures au monde qui ne sont que prostrations devant les flux ou reflux de la psychologie des foules est tout illusoire. Quand « le monde », « le peuple », « les masses » deviennent des idoles, la démocratie n'est plus que démagogie. Et toute démagogie n'est jamais autre chose qu'une tyrannie collective, avant même qu'elle secrète, par une réaction aussi peu évitable qu'effective, les tyrans proprement dits. Mais ces tyrans, à leur tour, ne peuvent que réexciter l'anarchie, et nous sommes au rouet.

Comme l'intégrisme, c'est-à-dire l'absolutisation de l'autorité, ou la pétrification de la tradition, engendre le progressisme, celui-ci, qui rejette la tradition et l'autorité parce qu'il les identifie à l'image que l'intégrisme lui en a imposé, est un pur extrinsécisme. Sa « vérité » est reçue du dehors et demeure tout extérieure à qui l'accepte, ou plutôt s'y soumet passivement. Mais si l'on s'effraie de voir toute vérité stable se dissoudre dans le déferlement accéléré de sa vérité essentiellement fuyante, qu'on s'épuise en vain à poursuivre comme un insaisissable Protée, c'est bien en vain qu'on refluerait sur l'intégrisme et son apparente fermeté. L'arbitraire de son autorité absolue n'a pas plus

de stabilité véritable que l'effervescence où s'épuise le progressisme. Et la fixité de sa pseudo-tradition n'est que la rigidité du cadavre qu'il a fait de la tradition vivante.

A dire vrai, dans un catholicisme intégriste ou intégrant, la vérité, qu'on voit s'en aller à vau-l'eau comme un arbre mort dans le progressisme, avait déjà perdu ses racines et la sève n'y coulait plus. Ce n'était plus qu'un fantôme de vérité, qu'on avait beau avoir cru enchaîner ; ce ne sont pas tous ces carcans accumulés à son entour qui pouvaient l'empêcher de se dissoudre. Quand la tradition n'est plus que la transmission de formules ou de comportements supposés dictés, à l'origine ou à quelque moment que ce soit, par une autorité tout extérieure à la conscience, et que celle-ci n'a qu'à recevoir sans pouvoir les faire siens, à moins de les adultérer, la tradition n'est de fait déjà plus qu'une routine sclérosée. Quand vient le moment où on la rejette, on ne rejette en fait que ce qu'on avait depuis longtemps cessé de posséder réellement.

Je me rappelle à cet égard une réflexion inconsciemment révélatrice que me faisait, il y a quelques années, un prêtre auquel je parlais de tous les éléments de la tradition la plus vraiment catholique que tant d'anglicans ont récupérés, et auxquels ils paraissent bien plus profondément atta-

chés que bien des catholiques. « Mais, me répondit-il, cela n'a pas de valeur, car ils ne le font pas pour obéir à l'autorité légitime. » Autrement dit, ce qui lui paraissait (et à combien d'autres !) le propre du catholicisme, ce n'est pas la vérité, attestée et maintenue par l'autorité, mais l'autorité, censée être la source même d'une « vérité » qui n'a pas de valeur en soi mais seulement par le dictamen qui la consacre. Avec une mentalité de ce genre, on en viendra par exemple à pratiquer la communion fréquente, uniquement parce qu'un pape l'a prescrite, mais eût-il prescrit de se mettre un anneau dans le nez, on le ferait exactement dans le même esprit, sans plus se préoccuper dans un cas que dans l'autre de comprendre le sens du précepte, sans du tout y adhérer intérieurement, et donc sans se soucier d'y correspondre. Dans le même ordre d'idée je citerai encore cette autre phrase d'un autre prêtre, découvrant avec stupéfaction qu'un laïc pieux de nos amis récitait le bréviaire : « Pourquoi fait-il cela ? Comment a-t-il pu se mettre dans la tête qu'il devait le faire ? » Qu'il pût le faire par simple dévotion, l'idée ne l'effleurait pas, et, la lui eût-on suggérée, je ne suis pas sûr qu'elle ne l'eût pas choqué. Il va de soi que ce prêtre, très correct d'ailleurs, pour son propre compte (et, encore une fois ils étaient légion à agir, ou plutôt réagir, comme lui) lisait le bréviaire très régulièrement,

mais juste comme un pensum (le mot n'était-il pas employé par les canonistes eux-mêmes à ce propos : *pensum divini officii* ?) prescrit par l'autorité, sans même songer qu'il eût pu, et bien moins encore qu'il eût dû, y chercher quelque édification. En mettant les choses au mieux, il se disait qu'il le récitait « par députation », comme « la prière officielle de l'Eglise ». Mais c'était à l'Eglise d'en faire sa prière, si elle y tenait (que, de l'Eglise, il en fût, apparemment il n'y pensait guère) ; lui, il n'avait qu'à lui prêter passivement ses lèvres.

On n'en finirait pas d'accumuler les exemples de ce genre. De la sorte, la liturgie n'était plus qu'une affaire de rubriques, le droit canon une chicane de prescriptions incongrues, entre lesquelles on vous demandait seulement de vous mouvoir en évitant de renverser les quilles, la morale une interminable liste de « cas » triés et classés, en fonction du point de moindre résistance de la loi, le dogme lui-même un puzzle dont Denzinger-Bannwart vous livrait les morceaux en vrac : à vous de les agencer comme vous pourriez ; on exigeait que vous n'en laissiez tomber aucun, mais peu importait que l'ensemble présentât un sens ou pas. Rien, à dire vrai, dans tout cela ne paraissait plus avoir de sens. N'en était-on pas arrivé à définir (sérieusement !) les mystères comme des choses qu'il faut

croire sans chercher à les comprendre ? En toute chose, il n'y avait qu'à faire ce qu'on vous disait, qu'à répéter les formules correctes, qu'à reproduire les comportements estampillés. Comme l'autorité, ou la tradition (cette tradition dont elle pouvait dire maintenant : « *Io sono la tradizione !* »), était la source de tout, le tout était de lui obéir, et il semblait que l'obéissance idéale fût la plus parfaitement inintelligente et la plus totalement inintéressée. Comme me le disait un de mes vieux confrères peu après mon entrée à l'Oratoire : « On voit bien que vous n'avez pas toujours été catholique : vous vous intéressez beaucoup trop à des choses comme l'Écriture sainte ou la liturgie ; les vrais catholiques n'y attachent pas cette importance. » Comme il avait raison ! L'Écriture sainte, bien sûr, depuis les protestants, et plus encore les modernistes, sentait le fagot. On ne pouvait en dire autant de la liturgie, mais la liturgie tout comme l'Écriture, si on lui prêtait une attention qui ne fût pas exclusivement rubricale, trahissait trop clairement une conception, ou plutôt une réalisation, de la religion chrétienne qui n'avait rien de commun avec le « vrai catholicisme ». Entendez par là, naturellement, celui des gens qui étaient catholiques simplement parce que leurs parents l'avaient été avant eux et pour qui tout le problème était de le garder intact, et pour ce

faire d'y toucher aussi peu que possible, mais pas d'en vivre, tout au plus d'y vivre.

Car les « vrais catholiques » pouvaient être des gens pieux, et même fervents. Leur dressage à l'obéissance passive, à l'acceptation également passive de tout ce qui était étiqueté « traditionnel » se combinait assez facilement avec une sorte de stoïcisme moral, étroit peut-être, mais respectable, sinon admirable. Chez les âmes de tournure plus mystique il était égayé par les dévotions (pas *la* mais *les* dévotions). C'étaient comme les primes du système, qui en rachetaient quelque peu la sécheresse et le vide en les garnissant de religiosité sentimentale. Il y avait le Sacré-Cœur, N.-D. de Lourdes (ou de Fatima), le bon saint Joseph, le petit Jésus, la petite sœur Thérèse, ou, tout simplement, pour les âmes plus prosaïques, saint Antoine de Padoue ou bien sainte Rita. Les âmes en deuil pouvaient leur préférer les âmes du purgatoire. Les divers scapulaires étaient particulièrement pratiques, car ils vous garantissaient de tout et contre tout, sans que vous en contractiez d'obligations onéreuses, pas même celle d'y penser : il suffisait de les porter.

Une dévotion nouvelle, la mystique d'incorporation au Christ, propagée par des bénédictins comme Dom Marmion ou Dom Vonier, n'était pas positivement déconseillée. Le paulinisme de

l'un comme de l'autre les eût douteusement recommandés, mais les tartines de saint Thomas que Dom Thibaut avait beurrées largement sur le premier, le thomisme plus foncier du second les blindaient contre les attaques de front. Les bons juges cependant, comme ce bon Père qui recensait l'un et l'autre dans *Les Etudes* à la veille de la guerre, y signalaient tout de même une menace de quiétisme que les dévotions plus traditionnelles (*sic*) ne présentaient pas. Tolérables chez des bénédictins ou des fidèles du genre artiste, ou intellectuel converti, hantant leurs églises, on devait veiller à ce que de telles spiritualités un peu fantaisistes ne se répandent pas parmi la masse des fidèles. Chez un séminariste, ce pouvait être une affectation blâmable à décourager positivement, comme de s'acheter une chasuble « gothique » pour le jour de sa première messe.

Si l'Écriture et la liturgie, la première surtout, mais la seconde également, ne pouvaient nourrir une spiritualité sûre mais devaient être limitées strictement à un rôle simplement décoratif, la première de l'éloquence sacrée, la seconde du culte extérieur de l'Église, c'est qu'elles s'écartaient de la pure abstraction qui fait la saine doctrine, et du dressage psychologique qui est le tout d'une piété solide. L'une comme l'autre se prêtaient à être saupoudrées d'émotion par les dévotions qui avaient

fait leur preuve, pour que leur ingestion en fût facilitée. Mais on subodorait à juste titre dans les textes bibliques et liturgiques un vitalisme, jugé immanentiste, comme chez Newman et Blondel, qu'il était difficile de condamner, mais qu'il eût été plus qu'imprudent de laisser infecter le catholicisme des « vrais catholiques » : c'en eût été fini de sa rigidité, qui, croyait-on, faisait toute sa force. Si la spiritualité d'incorporation au Christ devait être fermement tenue en lisière, et concédée tout au plus à des cercles ésotériques archaïsants, la dévotion au Saint-Esprit était qualifiée de pur non-sens par les théologiens patentés. Un maître incontestable du thomisme le plus sûr, puisque c'était celui de l'université grégorienne, même si ce n'était pas tout à fait celui de saint Thomas, accumulait article sur article, livre sur livre pour démontrer que le Saint-Esprit n'avait rien à faire avec la présence de la grâce en nous. Son nom n'était rapproché de celle-ci dans l'Écriture ou chez les Pères que par une appropriation, où il ne fallait voir rien d'autre qu'une sorte de fiction poétique, privée de tout contenu réel par la doctrine sacro-sainte de la communauté indifférenciée de toutes les actions *ad extra* aux trois personnes de la Trinité. Encore n'était-ce pas assez dire : en bonne doctrine, c'est à l'essence divine, et non aux personnes, que la grâce se réfère quant à sa causation efficiente. Ici, nous

touchons du doigt le fond de tout : si ce catholicisme-là, le seul « vrai », rappelons-le, n'avait en fin de compte rien à faire en nous avec une « religion personnelle » (en dépit de la timide mais courageuse défense de cette expression par un autre jésuite de marque), c'est qu'en Dieu même il ignorait aussi bien la vie des personnes. Saint Thomas ne l'a-t-il pas dit ? Nous ne sommes pas les fils du Père à proprement parler, mais de la Trinité dans son indifférenciation à l'égard des personnes, c'est-à-dire de l'essence divine.

Il est vrai que la doctrine étant réduite à ce genre d'abstractions, ses formules n'étaient plus guère nourrissantes. L'acceptation des seules formules de ce genre, déclarées seules sanctionnées ou sanctionnables par l'autorité, en faisait en revanche un *shibboleth* idéal. Moins on voyait ce que tout cela pouvait vouloir dire et plus facile y serait la souscription imposée sans discussion, ni réflexion, possible.

Mais pouvait-on maintenir que l'assentiment à des formulations de cette espèce fût « nécessaire au salut » ? On avait grand soin de le maintenir dans les mots, mais on se prêtait, mieux encore, ou allait au-devant d'une complète évacuation du sens naturel de ces mots. Grâce à cela, on pourrait raffiner toujours plus sur le byzantinisme d'une super-orthodoxie. Dès lors qu'elle ne s'imposait

comme effectivement « nécessaire au salut » qu'à ceux qui pouvaient la connaître, la comprendre, ou du moins comprendre qu'ils devaient y adhérer sans chercher à rien y comprendre, il n'y avait plus à se faire de scrupules ni à se gêner pour en raréfier encore la quintessence.

En effet, parallèlement à cet avènement d'une super-orthodoxie dont l'extrinsécisme croissant paraissait être, à ses propres yeux, la garantie de sa pureté, nous voyons apparaître et grandir à vue d'œil une curieuse « théologie du salut des infidèles ». Il est bien caractéristique que les mêmes penseurs aient produit simultanément l'une et l'autre. Le nom du cardinal Billot peut leur servir à toutes deux de patronage, et c'est tout dire.

Qu'est donc cette théologie, et surtout qu'est-ce que ce « salut des infidèles » ? Au bon vieux temps, on avait toujours cru que les infidèles, normalement, devaient venir au salut par la prédication de l'Évangile. Même les théologiens les plus rigoristes, comme un saint Augustin après l'affaire pélagienne, admettaient d'ailleurs que si les infidèles n'avaient pu entendre cette prédication, ou ne l'avaient entendue que dans des conditions telles qu'ils ne pussent la comprendre, Dieu pouvait de son côté, dans sa miséricorde et sa puissance infinies, user d'autres moyens, connus de lui seul, pour toucher leur cœur et les convertir. Plus précisément,

s'il se trouvait des « païens », ou même des athées, dont les vertus fussent authentiques : qui fussent des chercheurs de la vérité, à plus forte raison des chercheurs de Dieu, il y avait tout lieu de penser que tel avait été le cas et qu'ils pouvaient donc parfaitement être sauvés... tout comme, inversement, bien des chrétiens apparents, infidèles intérieurement à leur profession de foi extérieure, ne le seraient pas. « Il y en a beaucoup qui semblent être en dehors [de la Cité de Dieu] et que nous y trouverons finalement, comme il y en a beaucoup qui semblent y être déjà et qui, en fin de compte, manifesteront qu'ils ne lui appartenaient pas » : c'est la sentence d'Augustin sur ce point, qui n'était certes pas enclin à trop d'optimisme à cet égard.

Mais nos nouvelles « théologies du salut des infidèles » se distinguent dès le départ de ces vues traditionnelles, tout en s'abritant derrière elles, par un renversement total du point de vue. On veut maintenant tirer de la révélation chrétienne elle-même une théologie du salut qui l'étende à tous les hommes, sans qu'ils aient plus besoin d'avoir foi en cette révélation, ni donc évidemment de la connaître. Les innombrables systèmes élaborés dans ce but depuis le début de ce siècle n'ont pas à être exposés ici. Disons seulement qu'ils se distinguent tous par le même byzantinisme, les mêmes manipulations arbitraires de toutes les notions tra-

ditionnelles, et finalement le même verbalisme qui caractérisait le seul type de théologie jugé pleinement orthodoxe à cette époque. Le sens ésotérique qu'on y arrive à donner à des expressions aussi transparentes que « désir du baptême » ou « appartenance à l'Eglise catholique » est tellement éloigné du sens naturel des mots que seuls des gens longuement ployés à ce dernier genre de gymnastique intellectuelle pouvaient s'en accommoder. A tout autre, la lecture de ces spéculations fait un effet irrésistible de non-sens confinant à la pure bouffonnerie. Mais quand on s'est habitué à appeler le noir blanc et le blanc noir, tout cela paraît parfaitement naturel, et on s'étonne que les autres s'étonnent !

On comprend fort bien, d'autre part, que le type de théologie que nous avons décrit en soit venu à faire pulluler ces systèmes. Sa conception de base d'un surnaturel totalement inconscient, plaqué du dehors sur la réalité humaine, en arrivait à rendre les énoncés de la foi d'une gratuité si arbitraire, si vide de toute vitalité, qu'en faire une condition du salut aboutissait inmanquablement à faire apparaître le Dieu Sauveur comme une divinité de cauchemar : il fallait donc à tout prix trouver une porte de sortie. Seulement, dès que cette porte fut ouverte, il devint inévitable qu'un système qui

n'était que du vent s'y engouffrât et qu'il n'en restât bientôt plus rien.

L'erreur fondamentale de ces théories du salut est qu'elles n'ont rien à faire avec le salut, au seul sens chrétien du mot. Elles supposent, au point de départ, un homme non chrétien déjà sauvé, et le considèrent comme l'homme normal. Mais s'il l'était, il n'y aurait jamais eu besoin du christianisme. « Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs », dit le Christ. Toutes ces théories ne sont, au contraire, que des théologies du salut des justes, qui, précisément, s'ils sont déjà des justes, de quelque manière qu'ils le soient devenus, et qui reste le secret de Dieu si ce n'est pas la prédication de l'Évangile qui les a rendus tels, n'ont plus besoin d'être sauvés, puisqu'ils le sont déjà.

L'effet en retour, sur la théologie qui a engendré ces monstres, est nécessairement annihilateur. Ce qui est plus grave, et nous le découvrons aujourd'hui, bien qu'on eût pu aisément le prévoir depuis longtemps, c'est que la théologie en question s'étant fait admettre comme la seule « vraie théologie », ou la seule théologie « vraiment catholique », on en vient à croire que le christianisme réellement traditionnel doit être liquidé avec elle.

En effet, si la foi, le baptême, l'Église ne sont « nécessaires au salut » qu'en ce sens qu'ils sont

nécessaires pour ceux-là seuls qui connaissent et acceptent la superstructure de dogmatisme factice qu'on y a accolé, il va de soi, ou il paraît aller de soi, que cette nécessité n'en est pas une car elle est évidemment tout artificielle. Si la foi explicite, si la pratique sacramentelle effective, si l'appartenance, visible, consciente et voulue comme telle à l'Eglise catholique, ne nous apportent rien pour être sauvés que nous n'ayons déjà sans elles, comment l'Eglise et tout ce qui y est lié, surtout dès lors que l'attention se concentre exclusivement sur ce qu'on y a lié et qui est si éloigné de lui être essentiel qu'il n'en est qu'une déformation caricaturale — comment tout cela pourrait-il sembler autre chose qu'un énorme poids mort ? Alors, ceux qui ne le supportent pas, soit qu'ils l'aient rejeté en partie, comme les protestants, soit totalement comme les athées modernes, soit, mieux encore, qu'ils n'en aient jamais entendu parler, comme tous les païens, semblent évidemment dans une bien meilleure condition que les catholiques.

Comment ceux-ci pourraient-ils encore envisager de propager leur foi ? A quoi servirait de parcourir le monde entier pour faire un seul prosélyte, s'il est vrai qu'on n'en ferait, dans ces conditions, qu'un esclave de plus de tant de casse-tête, d'interdits, de rubriques, de subtilités casuistiques, de chinoïseries canoniques, et finalement d'une « tradition »

mort-née et d'une autorité simplement paralysante ?

Mais, dans ces conditions aussi, pourquoi donc restera-t-on catholique ? A ce catholicisme foncièrement extrinsèque à la vie de la personne, et où ne sont mises en relief que toutes les accrétions historiques qui y sont devenues oppressives, on ne peut justifier son appartenance que par des motifs également extrinsèques. Ce n'est donc pas un hasard si la théologie de nos « vrais catholiques » s'est développée dans une si étroite alliance avec le nationalisme d'Action française qu'elle en parut longtemps inséparable. Et, ajouterons-nous, ce n'est pas un hasard non plus si, quand un pape comme Pie XI eut compris que le moment était venu de dissiper cette équivoque mortelle et de trancher les liens, après une courte embardée dans une « primauté du spirituel » (qui, d'après leurs propres principes, ne pouvait plus être en fait qu'une primauté de l'abstrait et de l'irréel), le marxisme leur est apparu à point nommé comme l'espoir d'une incarnation de remplacement.

C'est l'équivalent exact de ce qui s'était déjà passé avec Lamennais. On réduit le catholicisme à une idéologie toute conçue pour justifier ou bien une tradition réduite elle-même à un conservatoire de formules mortes ou bien (ou ensemble) une autorité déifiée, et cette idéologie sollicitera de

celle-ci en retour sa propre canonisation. Ayant perdu la corporéité, vraiment humaine et vraiment surnaturelle, de l'authentique tradition de vie de l'Eglise catholique, ce catholicisme-là ne peut humainement subsister qu'en parasite ou bien d'institutions temporelles du passé ou bien de mouvements de masses qui semblent gros de l'avenir. N'étant plus autre chose qu'un squelette de concepts frigides, il ne peut vivre que replié comme son incubé sur une vieille société humaine au nationalisme conservateur de laquelle il offrira une douteuse promesse d'immortalité. Ou bien, quand celle-ci se sera révélée vaine, enivré de sa soudaine liberté sans emploi, il se précipitera pour reprendre chair dans les bras d'un messianisme terrestre. Celui-ci n'aura que faire du non moins douteux « supplément d'âme » qu'il lui propose. Il ne se fera pas faute d'écarter du pied ce succube dérisoire, après avoir tiré sans scrupule tous les avantages possibles d'un flirt éphémère dont il est le premier à se gausser. Mais, à défaut du cadavre des sociétés mortes qu'il a bien fallu abandonner, de gré ou de force, le marxisme aura leurré quelque temps d'un vain espoir de réincarnation dans « les masses » ce fantôme de l'empire romain pleurant sur son sépulcre. Le catholicisme dont nous parlons, en effet, a-t-il jamais été autre chose ? Le mot de l'historien Gibbon auquel nous venons de faire allusion peut être

injuste, non seulement à l'égard de l'Eglise catholique, mais aussi bien à l'égard de la papauté, qu'il visait de plein fouet. On doit reconnaître, au contraire, qu'il frappe tout droit le catholicisme qui s'est identifié avec un pouvoir absolu, seule source de toute vérité, censé préserver intacte la Cité de Dieu traditionnelle, mais qui, en fait, tendait à substituer à sa place quelque tout humaine Babel et qui, quand l'une vient à lui manquer, ne peut que voler au-devant de celle qui commence à se dresser à sa place.

Même quand ils n'en arrivent pas à ces extrêmes, il est trop caractéristique des catholiques dont je parle, soit intégristes, soit retournés comme un gant sur leur doublure progressiste, qu'ils ne peuvent envisager un catholicisme qui ne soit politique, et, que ce soit à droite, à gauche ou au centre, « politique d'abord ». Je suis le premier à croire que le christianisme catholique, comme le P. Walgrave vient de le démontrer si sereinement dans son livre *Cosmos, personne et société*, est naturellement inspirateur d'une politique au grand sens aristotélicien du mot. C'est-à-dire qu'il est le plus pur et le plus puissant moteur d'une construction, toujours à refaire, de sociétés humaines, pleinement enracinées dans la terre et naturellement ouvertes sur le ciel (non le ciel des idées fixes, ni celui des étoiles filantes, mais celui du Dieu chrétien). Mais,

d'abord, il ne peut être identifié à cette construction elle-même. Elle n'en est jamais qu'un retentissement terrestre, si nécessaire, si inévitable soit-il. A plus forte raison ne peut-il se lover dans ce que nous appelons aujourd'hui « la politique » et qui n'est que le régime des partis ou la dictature d'un seul d'entre eux. Au contraire, ce *caput mortuum* d'abstractions exsangues qu'est le catholicisme dont je parle, Bernard l'Ermite qui ne s'incrusta dans le corps de l'Eglise qu'après l'avoir vidé de sa substance, se cherche perpétuellement des incarnations de surcroît dans les partis politiques, où il espère, toujours en vain, trouver le lest d'humanité réelle qui lui fait défaut. A de certains moments, il essaiera de se pourvoir lui-même d'un parti de ce genre qui lui appartienne en propre. Mais il ne réussit alors qu'à créer un fantôme de parti et ne respire, à condition de n'en point sortir, que dans les eaux croupissantes des marécages d'immobilisme que sont tous les « centres » politiques modernes. S'il cherche à se galvaniser par la violence, ressource habituelle des surhommes de désir, qui ne sont que des impuissants de fait, il va d'instinct aux totalitarismes de droite ou de gauche. Ils lui sont, en effet, nativement apparentés. Le comitisme maurassien, comme le marxisme léniniste, avec ses rejetons staliniens ou néo-staliniens, ne sont eux-mêmes que des sécularisations du messia-

nisme terrestre du Grand Inquisiteur. Comte ne l'a-t-il pas avoué ingénument dans sa lettre incroyable, mais parfaitement logique, au général des Jésuites (celui de la *Civiltà cattolica* ancienne formule, c'est-à-dire du catholicisme à la Metternich) ? Lénine, de son côté, a dit là-dessus des choses que je préfère ne pas répéter : ce livre me fera bien assez d'ennemis sans cela !

Et si même il ne s'absorbe pas tout entier dans de telles politiques, le catholicisme que je vise ne se sent, ne s'éprouve que politiquement, comme une caste, une race ou une classe. On a pu dire du judaïsme que son évolution spirituelle l'avait amené peu à peu du clan ethnique à la communauté religieuse. Ce catholicisme-là, au contraire, ne peut que régresser de l'Eglise au clan. L'idéal ecclésiastique augustinien et grégorien : « *in necessariis unitas, in dubiis libertas, in omnibus caritas* » ne lui inspire qu'un effroi invincible. Il sent trop bien qu'il s'y volatiliserait. Ce qu'il lui faut, c'est l'uniformité, imposée du dehors et d'en haut. Et cette uniformité ne sera jamais que celle d'un groupe particulier, d'une école particulière, d'une étroite communauté se resserrant sur elle-même et n'aspirant à être catholique, c'est-à-dire universelle, qu'en supprimant de fait, ou, à tout le moins, qu'en ignorant tout ce qui n'est pas elle. A ce catholicisme de nom, la seule vraie catholicité, qui est

l'unité vivante de la communion dans l'amour surnaturel, fera toujours l'effet d'être un idéal protestant. Ne se voulant que comme anti-protestantisme, ou anti-modernisme, ou anti-progressisme, il ne sera jamais, en fait, comme Möhler l'avait bien vu avant Khomiakov, que l'individualisme d'un clan ou, à la limite, d'un seul homme (totémisé plus encore que divinisé) s'opposant à l'individualisme de tous. Il ne pourra admettre qu'une langue sacrée, qu'une tradition liturgique (fixée à jamais par autorité), qu'une théologie (non pas thomiste, en dépit de ses prétentions, mais tout au plus « jean-de-saint-thomiste »), qu'un droit canon (intégralement codifié), etc. Les richesses, si concordantes, mais si multiples, si ouvertes, de la pensée des Pères, lui seront toujours suspectes. La plénitude des Ecritures saintes, si profondément une, mais large et profonde, précisément, comme l'univers, le suffoquerait ; il en interdira l'accès à tous et s'abstiendra soigneusement d'y pêcher autre chose que quelques *probatur ex Scriptura* isolés de leur contexte, ou quelques guirlandes rhétoriques, comme celles que les derniers païens continuaient d'emprunter à une mythologie à laquelle ils avaient depuis longtemps cessé de croire.

Toute arrivée de nouveaux venus dans cette maison close apparaîtra comme une menace pour sa claustration. Les convertis ne s'y feront admettre,

et encore ! qu'en renchérissant sur les étroitesse de ceux qui se considèrent comme les seuls légitimes possesseurs et occupants. Et ils auront beau jurer que le monde d'où ils viennent ne compte pas, n'existe pas, le seul fait qu'ils en viennent les rendra pour jamais « peu sûrs ». On pourra les utiliser, prudemment, pour la polémique *ad extra*, ou, de préférence, se borner à les exhiber *ad intra*, comme des trophées de chasse réconfortants pour ceux qui concevraient quelque doute sur les « victoires » invisibles dont on leur rebat les oreilles, mais on aura soin de ne le faire qu'après les avoir éviscérés et empaillés. Même après tout cela, on ne leur fera jamais confiance. Ils resteront des intrus dans un club rigoureusement ségrégationniste. Ils auront beau se prêter à toutes les circoncisions qu'on voudra : nés ailleurs que dans le sérail, même une complète castration n'arriverait pas à rassurer sur leur compte au point de leur en ouvrir les détours.

Vienne le moment, toutefois, et il ne pouvait ne point arriver, où le manque d'air sera si étouffant qu'il faudra bien se résigner à enfoncer la porte à défaut de fenêtres. Qu'arrivera-t-il ? La maison, qui paraissait de fer, fondée sur le roc, révélera brusquement de quelle cassante argile et sur quels sables mouvants elle s'était bâtie.

Puisque le monde, on le savait de reste, est déjà

sauvé sans l'Évangile, c'est l'Évangile qu'on lâchera pour revenir au monde. En fait, il y avait beau temps qu'on n'en retenait plus qu'une ombre. On n'aura aucune peine à jurer au monde qu'on ne désire aucunement, dût-on encore, par une vieille habitude, parler de « mission », le conquérir à l'Église, mais seulement l'aider à prendre conscience des valeurs surnaturelles qu'il possède déjà. Dût le monde s'esclaffer à cette offre saugrenue, on ne fait somme toute que lui annoncer maintenant, comme le seul message que l'Église ait encore pour lui, la consolation creuse par laquelle on se justifiait du peu d'inclination qu'on ressentait à l'évangéliser, après avoir rendu toute évangélisation impossible en desséchant l'Évangile pour son propre usage. A quelle descente en cascade n'avons-nous pas assisté, depuis une trentaine d'années, dans les thèmes de l'évangélisation ! L'Action catholique des années 30 voulait précisément « la conquête ». Celle d'après-guerre s'était déjà repliée sur « le témoignage ». Avec les prêtres-ouvriers, on n'a plus voulu que « la présence ». Cette présence, de nos jours, est si désireuse de se faire oublier, de s'immerger dans tous les flux ou reflux du monde, qu'on ne voit plus ce qui la distingue encore de l'absence.

C'est que le particularisme de fait du catholicisme intégriste ou intégrisant avait déjà complète-

ment perdu de vue la transcendance de l'Évangile, en refusant l'immanence. Ne se concevant plus lui-même que comme une secte, qui ne pouvait se croire la vraie qu'en niant et oubliant toutes les autres, il avait déjà perdu pour lui-même le sens des dons qu'il avait reçus en charge pour le monde. Ce n'étaient plus, pour lui le premier, des grâces, mais de simples possessions : redisons le mot, des emblèmes tribaux, qu'il gardait jalousement, mais comme sa chose, qu'il répugnait à partager pour autant. Il pouvait mépriser ceux qui ne détenaient pas ces fétiches, ou les excuser, suivant les tempéraments. Il ne tenait pas le moins du monde à ce que d'autres y aient les mêmes droits, le même accès. Encore une fois d'ailleurs, lui-même n'y accédait point : ce qui lui paraissait sacré lui paraissait équivalement intouchable.

La seule mission qu'il pût encore envisager n'était, bien typiquement, conçue qu'en termes de « conquête », et non de partage. Mais il suffisait de sortir de la maison sans fenêtre pour que la dérision d'un tel projet fût évidente. D'où les replis successifs. Le « témoignage » eût pu rouvrir la bonne voie, si le témoin n'eût été, si inconsciemment, mais exclusivement, plein de soi seul. D'où la seule « présence », qui a tenté de se maintenir quelque temps, non seulement sans plus rien oser imposer, mais sans plus rien avoir à proposer. D'où

l'absence, évanouissement final d'un catholicisme tout en dehors, qui ne pouvait se retourner, pour s'ouvrir, sans retomber à plat sur son néant essentiel. On s'ouvre au monde, en principe, pour lui annoncer l'Évangile, mais, quand on s'y est ouvert, on s'aperçoit qu'on n'a plus rien à lui dire, car, de l'Évangile, on n'avait « conservé » qu'une écorce vide.

Après cela, ayant renoncé depuis si longtemps à convertir le monde, mais tout simplement parce qu'ils avaient perdu tout désir de se convertir eux-mêmes à l'Évangile qu'ils gardaient sans en vivre, il ne faut pas être surpris si les catholiques, allant enfin au monde, s'y laissent tout simplement engluier comme des mouches.

l'absence d'événementiel final à un catholicisme tout en dehors qui ne pouvait se retourner pour s'ouvrir sans retomber à plat sur son néant essentiel. On s'ouvre au monde en principe pour lui annoncer l'évangile, mais quand on s'y est ouvert on s'aperçoit qu'on n'a plus rien à lui dire, car de l'évangile on n'avait « conservé » qu'une croix vide.

Après cela, s'est renoué depuis si longtemps à convertir le monde, mais tout simplement parce qu'ils étaient perdus tout désir de se convertir eux-mêmes à l'évangile qu'ils prêchaient sans en vivre, il ne faut pas être surpris si les catholiques, allant enfin au monde, s'y laissent tout simplement enlever comme des branches.

III

L'histoire des catholiques, hier (ou demain) intégristes, aujourd'hui progressistes, que nous avons essayé de retracer, et pour autant d'expliquer, est somme toute assez banale. C'est celle de ces fils de famille, trop bien élevés, d'une éducation trop préservée. Quand le jour vient où il faut enfin leur lâcher la bride, ils ne voient pas d'autre usage possible de leur liberté que de courir au mauvais lieu le plus proche... où, naturellement, ils attrapent tout de suite la vérole. Je m'excuse de la vulgarité de la comparaison, mais elle correspond exactement à celle de cette histoire minable.

Telle étant la situation, quels espoirs avons-nous d'en sortir ? Le premier, qui n'est encore que négatif, est que les yeux s'ouvrent enfin et qu'on en vienne à comprendre que le combat pour rire des intégristes et des progressistes n'a pas plus d'intérêt pour l'avenir de l'Eglise que celui des Jibis et

des Shadoks, tout en étant beaucoup moins divertissant.

Ce faux problème écarté, c'est à la source du mal qu'il faut remonter. Si, comme nous le croyons, il procède tout entier d'une corruption du sens même de l'autorité et de la tradition (et, corrélativement, de la liberté chrétienne), c'est là qu'il faut en venir. Opposer dès le principe tradition et renouveau, autorité et liberté, c'est montrer qu'on a perdu totalement le sens chrétien de ces vocables.

Comme Möhler l'a si bien montré, à l'heure même où « traditionalistes » et mennaisiens propageaient leurs théories ineptes, la vérité chrétienne étant vérité de vie, d'une vie essentiellement surnaturelle mais qui se développe par une imprégnation totale de la vie tout court, la tradition chrétienne ne se propage que dans la vie tout entière et la vie la plus personnelle de ceux qui s'ouvrent à sa vérité. Une tradition qui ne serait que la transmission extérieure de formules toutes faites ou de comportements imposés par un simple conformisme n'a rien de commun avec elle.

De cette tradition, l'expression inspirée de la Parole de Dieu dans les Saintes Ecritures est comme le noyau, ou, pour mieux dire, le cœur. Dès qu'on pose le problème comme celui de l'Ecriture et de la tradition, entendant par là deux objets non seulement distincts mais séparés, on le fausse. L'Ecrite-

tue est elle-même l'élément central de la tradition, mais elle en fait partie. Inversement, une tradition chrétienne qu'on isolerait de l'Écriture serait un corps où les organes essentiels auraient été arrachés. L'Écriture est donc, de par sa nature, qui découle de sa genèse, non seulement incompréhensible, mais dévitalisée dès qu'on l'isole de la tradition de vérité vivante où elle a pris naissance et où seulement elle peut être gardée, comme une Parole de vie.

Dans sa vie continuée, d'autre part, et cela Newman à son tour l'a montré mieux que personne dans une page justement célèbre du *Prophetic Office of the Church*, la tradition se présente sous un double aspect, également indissociable. Il y a d'une part ce qu'il nomme la tradition prophétique, et, de l'autre, la tradition épiscopale. Cette dernière correspond exactement à ce que la plupart des théologiens modernes ont pris l'habitude d'appeler le magistère. Mais on peut penser que la formule de Newman est meilleure, car elle souligne que le magistère lui-même n'est pas plus isolable de la tradition que l'Écriture.

La tradition prophétique, en effet, demeure l'élément fondamental, car elle est la vie de la vérité dans le corps entier de l'Église. Mais, ce corps n'existant que dans des personnes concrètes, ceci revient à dire qu'elle est la vérité vécue par tous

les chrétiens, chacun individuellement, mais tous ensemble. Car il est essentiel à leur vie, comme à la vérité dont cette vie procède, d'être vie en communion, plus précisément vie dans l'amour surnaturel que l'Esprit-Saint ne cesse de répandre dans les cœurs. A cette vie de la vérité, chacun a sa part, à la mesure de ses lumières, de nature et de grâce, à la mesure avant tout de sa fidélité à la grâce. Elle vit dans le cœur des plus humbles fidèles aussi bien que dans celui des plus profonds théologiens. Et, pour la vivre comme il se doit, tous ont besoin les uns des autres. Les simples ne pourraient défendre leur foi, ni même l'explicitier comme ils en ont besoin, sans le secours des plus doctes. Mais les spéculations de ceux-ci se perdraient dans les nuées si elles ne faisaient sans cesse retour à la foi des plus simples et à ses expressions spontanées dans la vie de tous les jours.

Cependant, cette vie de la vérité, reçue dans des esprits fragiles, faillibles et pécheurs, même avec tous les secours de la grâce, n'y a jamais que des développements mélangés, qu'il importe sans cesse de trier, de vérifier, de ramener à l'essentiel. C'est ici qu'intervient la tradition épiscopale. Elle n'est pas une autre tradition que la tradition prophétique. Ce n'est pas assez dire qu'elle y plonge par toutes ses racines : elle y est complètement immergée, elle lui appartient. Mais les évêques, ayant

reçu la responsabilité du développement de tout le corps dans l'unité de l'amour divin, ont aussi reçu une grâce spéciale : de juger, d'apprécier, d'authentifier les expressions fidèles de la tradition. D'où, non seulement leur pouvoir d'en donner, quand des controverses surgissent, des définitions solennelles qui s'imposeront à l'assentiment de tous, mais, d'une manière plus habituelle, ordinaire, d'en guider la formulation et les autres expressions, avant tout en sanctionnant les formes du culte où la foi de tous doit sans cesse se régénérer comme à sa source. Les évêques ne sont doués pour cela d'aucun pouvoir quasi oraculaire. Ils ne jouissent pas de l'inspiration, au sens fort, qui était celle des apôtres. Ils doivent, pour former leur jugement, user des moyens humains qui sont à la portée de tous les chrétiens : l'étude de l'Écriture sainte, avant tout, à la lumière de toute la tradition. Il est même fort possible que d'autres qu'eux, dans des circonstances particulièrement décisives aussi bien que dans la vie quotidienne, trouvent les expressions renouvelées de la vérité toujours la même dont l'Église a besoin. Mais c'est à eux qu'il appartient, c'est leur tâche et leur grâce propre, de reconnaître, de canoniser, c'est-à-dire d'authentifier, en présence de tous les fidèles, ces expressions, qu'elles soient ou non de leur cru...

Les vues de Newman, comme celles de Möhler,

ne sont qu'un résumé saisissant de tout ce que la tradition chrétienne catholique a toujours dit d'elle-même, dès l'époque des Pères et particulièrement à cette époque, la plus vraiment créatrice de l'histoire de l'Eglise, après celle des apôtres.

S'il en est ainsi, on voit aussitôt comme une ecclésiologie simplement de « pouvoir », glissant fatalement à la chimère blasphématoire d'un pouvoir absolu, d'un seul ou de quelques-uns, est peu catholique. Mais on voit aussitôt combien les tentatives ou les tentations d'arracher l'Écriture au contexte vivant de la tradition, ou d'émanciper la tradition de l'autorité des pasteurs légitimes sont peu chrétiennes.

L'autorité de ceux-ci n'est point une simple délégation du corps, toujours révocable. Elle est un don permanent du Chef, le Christ, à son corps, et elle y doit être reçue comme venant de Lui. Mais elle ne doit point s'y exercer pour y comprimer la vie, pour en exténuer la liberté, la spontanéité jaillissante. A plus forte raison ne saurait-elle fonctionner séparément, comme en vase clos. Elle ne peut agir jamais qu'immergée dans le corps, attentive à tous les dons de l'Esprit qui s'y manifestent, mais attentive aussi à les distinguer de leurs contre-façons, toujours possibles, à stimuler, à distinguer, à proclamer la valeur de tout ce qui est authentique, mais aussi, quand il le faut, à corriger, à

contrecarrer, et, s'il faut en venir à cette extrémité regrettable, mais parfois inévitable, à condamner tout ce qui est corruption ou déviation. Encore, dans ce cas, l'autorité devra-t-elle être attentive à ne pas éteindre la mèche qui fume encore, à distinguer soigneusement et à revendiquer ce qui peut se mêler de vérité à l'erreur.

Réciproquement, chaque chrétien, et les théologiens autant et plus que les autres, car ils en ont des moyens qui ne sont pas donnés à tous, doit être, lui aussi, pour sa part, dans la mesure de ses possibilités, attentif à tous les dons de ses frères, et pas seulement de ceux qui vivent avec lui, mais à l'expérience de tous ceux qui les ont précédés dans la foi et la leur ont transmise. Chaque chrétien, cependant, doit toujours revenir à la source de tout cela, aux expressions centrales de l'Évangile à travers toute l'Écriture inspirée, telle qu'elle lui est livrée au cœur de cette expérience continue de la foi vivante et priante qu'est la liturgie traditionnelle. Là, en particulier, mais en toutes circonstances également, il doit se laisser guider, avec une docilité intelligente et sympathique à l'enseignement, à la conduite des pasteurs que le Souverain Pasteur, le Christ lui-même, a préposés, à la garde de tout le troupeau. Il sera spécialement attentif aux définitions ou aux enseignements solennels où le magistère a engagé toute son auto-

rité. Mais il n'aura pas la réaction puérile de croire qu'il ne doit respecter que ces décisions qui se formulent sous le couvert de l'infailibilité. Même si, et surtout *parce* qu'il cherche toujours à comprendre d'une façon vivante, et donc intensément personnelle, la vérité tout entière que l'Eglise tout entière, dont il fait partie intégrante, lui propose, il saura bien qu'en toute directive doctrinale de l'autorité, même si elle est toujours perfectible, même si elle peut être entachée de quelque erreur humaine, il y a pour lui une grâce de lumière, qu'il ne peut recevoir sinon dans un esprit de déférence à l'égard de ceux qui ont reçu, avec une charge qu'il n'a pas, des grâces spéciales qu'il n'a pas non plus. Ses difficultés, s'il en a, s'il a de solides motifs de juger qu'elles sont réelles, il les leur fera connaître, et, s'il le faut, il ne craindra pas d'insister, avec une hardiesse filiale, pour qu'elles soient convenablement examinées. Mais il se rappellera toujours qu'il n'est qu'un membre dans un corps qui le dépasse, que d'autres membres y ont des responsabilités qui ne sont point les siennes, qu'affaiblir l'autorité de ceux-ci c'est pour autant affaiblir l'unité du corps tout entier, et que la vérité évangélique ne peut ni se trouver ni moins encore subsister sinon dans l'unité, l'unanimité de l'amour surnaturel.

Ce sont là, certes, des conditions onéreuses, exi-

geantes, mais elles sont le prix de la vraie liberté des enfants de Dieu, la seule liberté positive, la seule qui soit liberté de construire, de progresser dans l'amour, et non simplement liberté de détruire, de se replier sur soi, ou, inversement, de s'effondrer dans le chaos et le néant.

Mais, de leur côté, les chefs doivent se rendre compte qu'ils ne peuvent être des pasteurs fidèles s'ils n'acceptent pas pour leur propre compte des exigences plus radicales encore. La première est de se convaincre que la vérité évangélique, dont ils sont non seulement les premiers témoins mais les gardiens et les propagateurs responsables, ne leur est pas accessible autrement ni à moindre frais qu'aux autres chrétiens. Ils ne sont pas les successeurs des apôtres en ce sens qu'ils jouiraient d'une inspiration spéciale semblable à la leur, mais en ce sens qu'ils sont assistés par l'Esprit-Saint pour conserver et développer ce que les apôtres ont enseigné, en usant d'abord au maximum de tous les moyens qui sont à la portée de tous dans l'Eglise pour cela, et en ayant l'humilité d'accueillir ce que d'autres, plus doués qu'eux, naturellement ou surnaturellement, peuvent en tirer. S'ils ne le font pas, ils ne seront pas simplement des chrétiens tièdes ou peu lucides, mais des prévaricateurs. Ils sont les docteurs-nés de l'Eglise parce qu'ils sont ses pasteurs. Mais, réciproquement, ils ne seront

des pasteurs fidèles que s'ils se préoccupent d'être vraiment des docteurs. Et ceci n'est point un simple don qu'ils auraient reçu *ex officio* mais une tâche à remplir, un travail à consentir, avec toutes ses exigences, qui ne sont pas purement intellectuelles mais qui le sont aussi, au plus haut sens du mot. Les théologiens de profession, certes, sont là pour les aider, mais ils ne peuvent pas plus se substituer à eux que les évêques ne peuvent se passer d'eux.

Mais les évêques doivent être encore non des autocrates, mais des guides, des stimulateurs et des conducteurs avertis de toute la vie de leur troupeau. Cette vie, ils doivent la connaître, s'y intéresser, s'y insérer, en vivre les premiers. Dire, comme les vieux théologiens le disaient, que les évêques sont dans un état de perfection acquise ne signifie nullement qu'ils n'ont pas à se faire de souci là-dessus, mais qu'ils doivent toujours se sentir sous le jugement de Dieu s'ils ne font pas tout ce qui leur est possible, avec le secours d'en haut, pour être des chrétiens parfaits, c'est-à-dire des hommes de Dieu, des hommes entièrement livrés à la charité surnaturelle et à ses exigences impitoyables.

Ceci ne signifie nullement qu'ils doivent être simplement des suiveurs, prêts à tout bénir indifféremment. Ils sont des serviteurs, mais des serviteurs du Christ, pour le bien de leurs frères. Cela veut dire qu'ils ne peuvent abdiquer leurs respon-

sabilités. C'est à eux que reviennent les décisions finales, même s'ils ne doivent jamais se leurrer de la commode illusion que nulle initiative ne saurait être bonne si l'idée ne leur en est pas venue, à eux les premiers...

Mais, par-dessus tout, ils sont les responsables de l'unité de l'Eglise : l'unité d'abord de cette Eglise particulière qui leur est confiée, son unité ensuite avec toutes les Eglises, sous la responsabilité suprême de l'Evêque successeur de Pierre. Cette unité, ils doivent toujours se rappeler qu'elle n'est pas une uniformité, une conformité simplement extérieure, obtenue à coup de décrets. C'est l'unité de la charité, l'unité d'un grand concert, d'une ample symphonie dont ils doivent être les conducteurs, où ils doivent avoir le souci que chaque voix se fasse entendre, mais à sa place et pour ce qu'elle vaut, se rappelant que le seul maître du chœur, en définitive, c'est le Christ lui-même, dont ils sont les simples représentants, et que le souffle qui doit passer par toutes les bouches, et d'abord dans tous les cœurs, c'est celui de l'Esprit dont ils ne sont qu'un des organes...

De tout ceci, qui ne nous dira : « Mais c'est justement ce que nous voulons ! » Le tout, malheureusement, n'est pas de le vouloir, il faut encore en vouloir les moyens. Avant de conclure sur quelques réflexions, peut-être intempestives, mais cer-

tainement pas inactuelles, sur ce sujet, il faut cependant dire encore autre chose.

Nous n'avons jusqu'ici fait que décrire la vie idéale de l'Eglise sous son aspect intérieur. C'est là, assurément, ce qui est fondamental. Une Eglise sans vie intérieure, sans vie qui lui soit propre, bien qu'elle ne soit pas sa vie, notre vie, mais la vie du Christ, de son Esprit en nous, — qu'aurait-elle à apporter au monde ? Cependant, la vie, les dons de vie que l'Eglise a reçus, elle ne les a pas reçus pour elle, si par là on entend ses membres actuels, mais pour le monde. L'Eglise, en ce temps qui va de la Pentecôte à la Parousie, est dans une situation essentiellement missionnaire. Sur ce point encore, aujourd'hui, tout le monde est bien d'accord. Malheureusement, malgré tout ce qu'on dit et écrit là-dessus, on peut se demander si l'Eglise a jamais été, dans le passé, aussi peu missionnaire de fait qu'elle l'est aujourd'hui. Bloquée sur le conflit absurde, qui, encore une fois, n'est qu'un pseudo-conflit, entre intégristes et progressistes, sa mission en est stoppée et le restera tant qu'on ne sera pas sorti de ce cercle mortel. Comment les intégristes, tournant le dos au monde, pourraient-ils être missionnaires ? Et comment les progressistes, ouverts au monde mais n'ayant plus conscience d'avoir rien à lui apporter, pourraient-ils l'être davantage ?

Il faut enfin secouer les illusions consolatrices, ou plutôt anesthésiantes. Il n'y a pas de « salut sans l'Évangile », il n'y a pas de « christianisme anonyme », il n'y a pas d' « Église implicite ». Ce sont là autant de chimères que des chrétiens épuisés se sont forgées pour se dispenser d'œuvrer à une tâche qui s'impose à eux mais dont ils ont conscience d'avoir perdu les moyens.

Pour que le monde soit sauvé, au sens évangélique, il faut d'abord croire qu'il a besoin de l'être. Il faut ensuite croire, je ne dis pas que *nous* en avons les moyens, mais que Dieu les a, qu'il nous les a révélés, sans que nous y ayons aucun mérite, et qu'il nous les a confiés. Nous ne croyons plus rien de tout cela, et une des tâches byzantines auxquelles la théologie contemporaine se consacre de préférence est de nous convaincre qu'en dépit des déclarations évangéliques ou apostoliques les plus claires à ce sujet, nous n'avons pas à nous en préoccuper. Tant que nous persisterons dans cette attitude, non seulement le monde ne sera pas évangélisé, mais le salut nous échappera à nous-mêmes. Le christianisme désacralisé dont nous rêvons est un christianisme où Dieu ne se manifeste plus ; un christianisme qui ne veut plus être une religion est un christianisme que Dieu a déserté ; un christianisme sans Dieu n'est plus le christianisme. Nous pourrions retourner la chose sous tous les

angles, et faire assaut de subtilités pharisaïques à son propos, Dieu sait si nous nous y sommes exercés de longue date ! Nous n'en sortirons pas.

Je ne crois pas devoir m'étendre longuement à ce sujet : tout ce qu'il faut en dire, aujourd'hui comme jamais, à mon avis, a été dit, bien mieux que je ne saurais le dire, par une simple femme, qui est un des rares véritables apôtres de notre temps, et dont je pense, *salvo meliore iudicio*, que l'Eglise pourrait bien un jour la canoniser. Je parle de Madeleine Delbrêl et de son livre sans prétentions : *Nous autres, gens des rues*. C'est la lecture la plus tonifiante qu'on puisse recommander à l'heure actuelle.

L'ouverture au monde, la vraie, celle qui consiste à le connaître parce qu'on y a vécu à plein, les yeux et le cœur grands ouverts, je ne pense pas que personne l'ait jamais vécue plus courageusement, plus intégralement. Mais en même temps, et sans aucune contradiction, parce que cette femme savait le voir (et l'aimer, au vrai sens évangélique du mot) mieux que personne, elle n'a pas succombé un seul instant à la tentation de croire que le monde était déjà sauvé et qu'il n'y avait qu'à s'en réjouir avec lui. Mais c'est aussi que, pour elle, l'évangile de Jésus-Christ n'était pas simplement l'expression de l'expérience particulière d'un petit groupe, ni l'Eglise simplement ce petit groupe, avec ses qua-

lités et ses défauts, ses bons côtés et ses tares. L'Évangile et l'Église du Christ, elle les avait reçus, elle les vivait comme le don de Dieu. Elle en savait plus long que personne sur tout ce qu'il y a d'« hommerie » dans l'Église, mais elle n'en croyait pas moins que l'Église est l'Épouse et le Corps du Christ lui-même. Elle n'était pas exégète de profession, mais elle savait bien tout ce que l'Évangile pose de problèmes historiques et de difficultés particulières aux hommes de notre temps, mais elle n'en croyait pas moins que l'Évangile est la Parole de Dieu, pas une parole parmi d'autres sur Dieu, mais sa Parole, dans une plénitude unique.

Quand nous en serons revenus, ou tout simplement venus là, nous pourrons repartir, mais pas avant.

Mais pour cela, comme pour le reste, il ne faut pas se contenter de pieux désirs. Il faut voir clairement les moyens réalistes qui nous rendront une Église vivante et missionnaire, et il faut avoir le courage d'y recourir. C'est peut-être le plus difficile.

Les réformes dont l'Église a un besoin plus urgent que jamais se situent pour la plupart aux trois plans du clergé en général, du laïcat et de l'épiscopat. Mais elles sont toutes dominées par un problème de base, qui est un problème de culture.

Le christianisme catholique, c'est-à-dire le vrai

et intégral christianisme, n'est pas plus une culture qu'il n'est une action politique, même en prenant ce dernier mot au sens le plus élevé, qui n'a, hélas ! pas grand-chose de commun avec ce qu'on appelle aujourd'hui la politique. Mais, s'il est vrai qu'on ne peut concevoir un christianisme qui ne se traduirait pas en action au plan de la cité, on peut encore moins le concevoir se développant autrement que dans une culture. Le christianisme, répétons-le une fois encore, est une vérité de vie, et la culture n'est pas autre chose que la pensée informant la vie humaine tout entière, ou cette vie devenant consciente d'elle-même, par tous les moyens de méditation et de réflexion qui sont à la portée de l'homme. Un christianisme qui ne se pense pas, ou qui voudrait se penser en dehors de la vie, de la vie tout entière, n'est pas viable. La pensée proprement chrétienne n'est pas seulement l'affaire de spécialistes, auxquels on pourrait la laisser, comme leur affaire propre. Elle intéresse, elle doit intéresser tous les chrétiens, à la mesure de leurs capacités. Mais elle intéresse au premier chef les clercs, qui ont la tâche de former et d'entretenir la vie de leurs frères. Saint François de Sales disait rondement que, dans sa jeunesse, « prêtre » était devenu synonyme d'ignorant et de débauché. Nous n'en sommes pas encore là, mais nous y courons. Le clergé est en train de perdre le sens des exigences ascétiques, et

tout simplement morales, de sa vocation. Il y a beau temps, un demi-siècle au moins, qu'il a commencé à perdre le sens de ses exigences intellectuelles. La répression du modernisme a eu comme résultat de persuader les responsables de sa formation que moins il en saurait et plus « sûr » serait son enseignement. N'a-t-on pas pu voir, quelques années avant le Concile, un document épiscopal affirmer que les hérésies étant l'œuvre des théologiens, il fallait les tenir étroitement en lisière, et les border (*under the lash*, comme disait Newman) à expliquer aux autres, purement et simplement, les énoncés que l'autorité aurait produits sans leur concours ? Depuis le Concile, la situation, loin de s'améliorer, a brusquement empiré. La plupart des séminaires ne sont plus que des écoles de bavardage, où l'on discutaille à perte de vue sur tout, sans rien étudier sérieusement, et surtout sans apprendre à étudier.

La tâche des facultés de théologie n'a jamais été de former les seuls professeurs de séminaires, mais d'entretenir dans le clergé une élite intellectuelle, aussi nécessaire à la vie des paroisses et des différents mouvements d'apostolat qu'à la formation des clercs en général. Le souci actuel de l'épiscopat, en France à tout le moins, semble être de les remplacer, dans cette dernière tâche, par des instituts pratico-pratiques où les maîtres des clercs

futurs seraient formés seulement à ce qu'on appelle la catéchèse et la pastorale, ce qui, concrètement, signifie aujourd'hui, les trois quarts du temps, une pédagogie sans contenu doctrinal et la logomachie ésotérique où une trop grande part de l'Action catholique s'est empêtrée. Quant à leur autre tâche, il y a beau temps que les facultés ne peuvent plus la remplir, parce que les évêques semblent avoir depuis longtemps oublié qu'une bonne formation théologique n'est pas désirable seulement pour les futurs professeurs, mais pour tous les prêtres appelés à des responsabilités pastorales importantes. L'idée, admise par tous les Allemands, que *tous les prêtres*, aujourd'hui surtout, auraient besoin d'une formation théologique d'un niveau universitaire, en France, paraît encore, et plus que jamais, un pur scandale. Tant qu'on n'y viendra pas, l'avenir de toute l'Eglise restera pourtant bouché. S'il est un point sur lequel l'Eglise, chez nous, semble spontanément d'accord avec la république, c'est qu'elle aussi est persuadée qu'elle n'a pas besoin de savants. Nous n'en serions jamais venus au gâchis où nous sommes si nous n'en étions pas là sur ce même point. Mais loin que cela change, tout ce qu'on fait et projette actuellement ne tend qu'à aggraver la situation.

Il y aurait trop à dire là-dessus. Je préfère, pour

l'instant, m'en tenir là. Ce sera bien assez pour qu'on me crie : « Haro ! »

Depuis Clément et Origène, la démonstration n'est plus à faire que la culture théologique ne peut se développer en dehors de la culture tout court. En particulier, si l'on veut que la tradition reste vivante, en se réadaptant sans cesse aux nécessités de l'heure, c'est une condition *sine qua non*. Mais, justement, on veut bien s'ouvrir au monde, on ne parle même plus que de cela, mais on ne veut pas en payer le prix. S'informer intelligemment des progrès de la recherche dans toutes les sciences humaines, philosophie, philologie, histoire, psychologie, ethnologie, histoire des religions comparées, c'est la tâche première pour cela. La réflexion sur les sciences physiques et biologiques, sur tous les problèmes soulevés par le développement des techniques n'est pas d'une moindre importance. Et, quand on s'est instruit de ces recherches, quand on s'est formé soi-même à les poursuivre, une réflexion chrétienne s'impose, qui est une des premières tâches des philosophes chrétiens, aidés par les théologiens.

Qui s'intéresse à cela sérieusement parmi nous ? La lecture sans critique de quelques pages de Teilhard de Chardin paraît amplement suffisante à la plupart des « intellectuels catholiques » professionnels. Des rhapsodies sur le progrès techni-

que, la dialectique marxiste ou une psychanalyse de livres de poche semblent le maximum qu'on puisse attendre des clercs destinés spécialement à s'occuper des laïcs qui ont quelque chose à faire avec ces problèmes.

Cependant, la culture proprement chrétienne, et sa capacité de s'ouvrir à la culture humaine en général, ne repose pas seulement sur des recherches savantes, quelque importantes qu'elles soient. Elle suppose un soubassement, ou plutôt un humus vital, où tous, les chrétiens les plus cultivés comme les plus ignorants, doivent plonger leurs racines, et qui est lui-même le terrain de base de cette culture. Ce soubassement, cet humus, c'est la vie liturgique seule, dans toute sa plénitude humaine et sacrale, avec l'interprétation vécue de la Parole de Dieu qu'elle seule nous procure, qui peut le constituer.

Une fois de plus, ici, il faut dire les choses sans ambages : il n'y a pratiquement plus de liturgie digne de ce nom, à l'heure actuelle, dans l'Eglise catholique. La liturgie d'hier n'était plus guère qu'un cadavre embaumé. Ce qu'on appelle liturgie aujourd'hui n'est plus guère que ce cadavre décomposé.

Une fois de plus, il y aurait trop à dire sur ce sujet. Nulle part peut-être la distance n'est plus grande, voire l'opposition formelle, entre ce que

le Concile avait produit sur ce sujet et ce qu'on en a fait. Sous le prétexte d'« adapter » la liturgie, on a simplement oublié qu'elle est et ne peut être que l'expression traditionnelle du mystère chrétien dans toute sa plénitude de source jaillissante. J'ai passé la plus grande partie peut-être de ma vie sacerdotale à tâcher de l'expliquer. Mais j'ai maintenant l'impression, et je ne suis pas le seul, que ceux qui ont pris en main d'autorité l'application (?) des directives du Concile sur ce point ont tourné le dos délibérément à tout ce qu'un Beauduin, un Casel, un Pius Parsch avaient entrepris, et à quoi j'avais essayé vainement d'ajouter ma petite pierre. Je ne veux pas apporter ou paraître apporter plus longtemps ma caution, si peu qu'elle vaille, à ce reniement et cette imposture. S'il y en a que la chose intéresse encore, ils peuvent lire les livres que j'ai écrits là-dessus, il n'y en a que trop ! Ou mieux, ceux des maîtres que je viens de citer, auxquels on a pu tourner le dos, bien que le Concile eût canonisé l'essentiel de leur œuvre, mais auxquels on n'a rien ajouté qui vaille, ces derniers temps. Quand on aura tout mis par terre, il faudra bien y revenir. En attendant, pour ma part, je m'occuperai désormais d'autres travaux, qui sont davantage dans mes cordes : « La nuit vient », pour moi en tout cas, « où personne ne peut plus travailler ». J'en ai assez fait en ce domaine, pour

rien, à en juger d'après les résultats présents. Je préfère ne pas m'obstiner et passer à autre chose.

Tout ce qui précède porte directement sur la formation des clercs, et par contrecoup des laïcs. Mais je suis bien éloigné de croire que lorsqu'on a dit cela, on a tout dit. Rien ne me paraît plus urgent que d'avoir aujourd'hui des prêtres formés directement à leur ministère par des études solides et une piété nourrie à la source. Mais encore faut-il pour cela qu'ils soient d'abord des hommes, et des hommes de leur temps (pas des nigauds la bouche ouverte, bêlant à toutes les nouveautés, mais des hommes mûris par l'expérience de la vie).

A cet égard, ordonner aujourd'hui des gamins de vingt-cinq ans, qui se précipiteront de se faire appeler « Père ! » (toujours Knock : « Appelez-moi Docteur ! ») par des hommes qui auraient pu les mettre au monde, c'est une absurdité sans nom. Aucune ordination aux ordres majeurs ne devrait plus pouvoir être donnée à des hommes de moins de trente ans, et personne ne devrait plus être admis dans un séminaire sans avoir fait des études supérieures complètes et exercé la profession à laquelle elles conduisent un an au moins, ou avoir reçu une formation manuelle également complète, ouvrière ou paysanne, et gagné son pain quelque temps à ces tâches. Tant qu'on n'en viendra pas là, je le crains fort, on n'aura dans le sacerdoce que

des eunuques, ou, ce qui ne vaut pas mieux, des adolescents prolongés, incapables de jamais sortir d'un état hébéphrénique.

Inutile d'ajouter que des garçons qui seraient passés par là ne supporteraient pas huit jours la vie des séminaristes actuels, de parloles sans contenu, et d'« expériences » sans objet !

J'en viens au laïc. Je ne traiterai pas ici du problème de l'Action catholique. Mais que son actuelle évolution pose un problème, c'est trop peu dire. Personne n'ose encore en parler ouvertement, car, comme me le disait récemment un des évêques de France les plus estimés : « L'Action catholique n'est plus guère qu'une Eglise à la Potemkine, une Eglise de carton, entretenue par les futurs évêques pour le confort intellectuel et spirituel des évêques actuels. » Je me borne à citer littéralement, sans commentaire, n'étant pas moi-même du bâtiment. Mais il n'y a pas besoin d'en être pour se rendre compte que l'Action catholique, après avoir propagé la saine pratique de la « révision de vie », si elle n'est pas capable de se l'appliquer rigoureusement à elle-même dans les plus brefs délais, ou bien mourra de sa belle mort, ou bien tuera l'Eglise qu'elle devait régénérer.

En attendant, personne ne peut nier un autre problème. La grande majorité des laïcs catholiques les meilleurs, à tort ou à raison, ne veulent plus

entendre parler d'entrer dans ces « mouvements », tels qu'ils sont devenus. Qu'est-ce que nous attendons pour prendre conscience du fait, qui crève les yeux ?

A l'heure où nous parlons de donner la parole aux laïcs, continuerons-nous longtemps de ne laisser parler qu'une poignée d'entre eux..., et d'ignorer l'existence des autres ?...

L'épiscopat, enfin ! Il y a quelques mois je m'entretenais de la situation actuelle dans l'Eglise avec un évêque africain, qui est non seulement un des meilleurs évêques du continent noir, mais un des meilleurs de l'Eglise contemporaine. Avec ce bon sourire malicieux dont Dieu a éclairé les visages les plus sombres de l'humanité, il me disait : « Que voulez-vous ! L'Eglise, après le Concile, est un peu dans la même situation que nos armées africaines. On y a fait, du jour au lendemain, des généraux de gens choisis et formés pour n'être jamais que des sergents-chefs. Cela ne pourra jamais marcher tant qu'on ne sera pas sorti de cette situation. » J'avoue qu'il me paraît que cet évêque mettait lui-même le doigt sur *la* plaie actuelle de l'épiscopat.

Rome paie aujourd'hui pour ses fautes d'hier, mais nous avons tous à payer avec elle, et c'est pour les évêques eux-mêmes que la note est la plus lourde.

Les politiques dictées par la peur sont régulièrement les plus nocives, et, depuis le premier concile du Vatican, pour ce qui concerne les nominations épiscopales, Rome semble avoir été dominée par la peur d'un retour possible du gallicanisme. Partout où elle l'a pu, en conséquence, elle a écarté de l'épiscopat non seulement les hommes de pensée, mais plus encore les hommes de caractère, à commencer par les pasteurs qui avaient paru trop bien réussir dans le sacerdoce du second rang. De bons administrateurs aussi peu portés que possible aux initiatives, ou des aumôniers d'Action catholique (celle-ci restant, jusqu'à nos jours, considérée avant tout, en Italie, comme une pépinière de Volontaires du pape, analogues ecclésiastiques, avec le tonus en moins, des Camelots du Roi) : là, et là seulement, pouvaient être les évêques. Heureusement, les nonces ne sont pas omniscients, et il leur est arrivé plus d'une fois de laisser passer entre leurs mailles de petits poissons dont ils n'avaient pas prévu une seconde qu'ils pussent devenir grands : tel un Emmanuel Suhard et quelques autres, pour ne parler que des morts. Et puis il restait, ici ou là, comme en Allemagne ou en Suisse, des vestiges au moins de l'élection traditionnelle... et même des endroits où les gouvernements gardaient un pouvoir de présentation, qui n'avait pas toujours de si mauvais effets, et enfin quelques autres, comme

les Etats-Unis, où une nomination par cooptation s'est à peu près imposée *de facto*, ce qui risque d'entretenir « la république des camarades », mais pas toujours non plus.

C'est très beau de parler de collégialité épiscopale, mais pour qu'elle devienne une réalité, il faudra d'abord qu'on refasse une doctrine de l'épiscopat (qui y découvre autre chose que des ronds-de-cuir mitrés, ou que des aumôniers généraux de l'Action catholique, telle qu'elle est devenue), et puis ensuite qu'on choisisse des gens qui ne soient pas seulement des braves gens (ils le sont tous !) mais des gens aptes à être, en réalité, et non seulement en principe, des pasteurs, des docteurs et des prêtres. C'est peu dire que nous n'en sommes pas encore là ! La doctrine est tout entière à repenser, et d'abord à redécouvrir. Des nominations qui y répondent, après cela, devront se faire par des voies évidemment tout autres que les voies actuelles. Ce n'est pas une élection du type démocratique, d'ailleurs, qui arrangerait les choses. Elle ne ferait, à l'heure actuelle, qu'intensifier dans l'Eglise le combat d'aveugles entre intégristes et progressistes. Un *modus vivendi* équilibré de consultations entre les chapitres (redevenus de vrais chapitres, et non des asiles de vieillards inoffensifs), des représentants du clergé à tous les degrés, des représentants de *tous* les laïcs, et finalement du Saint-Siège, comme

la chose existe en Suisse, serait probablement ce qu'on pourrait souhaiter de meilleur, à l'heure actuelle, comme semblent le montrer les résultats.



Toutes ces choses ne sont pour le moment que de beaux rêves dont on s'enchant soi-même. Elles n'ont encore aucune amorce de réalisation, et, sur tous ces points, on paraît s'engager allègrement dans des voies tout autres. De l'excès du mal, espérons-le, sortira un jour, qu'on voudrait croire assez proche, sans oser le prédire, la réaction nécessaire. Il faudra bien alors, si je ne m'abuse pas complètement, et si ne s'abusent pas avec moi les prêtres innombrables, les évêques plus nombreux qu'on ne le croirait, et bien d'autres dans l'Eglise, qui pensent depuis longtemps et disent tout bas encore ce que je viens d'essayer de dire tout haut, s'orienter dans des voies qui ne seront peut-être pas exactement celles que je viens d'esquisser, mais qui ont de fortes chances d'y ressembler beaucoup.

En attendant, l'expérience du ministère, de la fraternité de travail et de préoccupations avec tant de prêtres généreux, laborieux et clairvoyants que l'Eglise possède encore, bien qu'on ne les consulte guère et qu'on s'occupe surtout, dans les hautes sphères, à les tenir au pas et à leur faire verser régulièrement leurs contributions, et puis tant de fidèles dont la patience, la foi, la charité ne cessent de reconforter ceux qui les connaissent autrement qu'à travers des enquêtes sociologiques truquées, aideront ceux qui croient en l'Eglise fondée sur le Roc, et dont le Christ est la pierre angulaire, à persévérer dans l'assurance que son Esprit ne l'a point abandonnée et qu'elle ressortira, plus pure et plus radieuse, du barathrum innommable où elle est aujourd'hui plongée.

Et si les « vrais catholiques », de droite ou de gauche, s'obstinent à l'y maintenir, les orthodoxes et tant d'anglicans ou de protestants qui n'ont cessé d'aimer ou réappris à désirer l'unique véritable Eglise nous aideront bien à l'en tirer malgré eux.

Quant à ce qu'on nomme « le catholicisme », mot apparu seulement, si je ne m'abuse, au XVII^e siècle, si l'on entend par là le système artificiel forgé par la Contre-Réforme, durci par la répression à coups de trique du modernisme, il peut bien mourir. Il y a même de fortes chances

qu'il soit mort déjà, bien que nous ne nous en apercevions pas encore. L'Eglise une, sainte, catholique et apostolique, où Pierre et ses successeurs « président à la charité », *elle*, a les promesses de la vie éternelle, et sa foi ne sera pas déçue.

TABLE DES MATIÈRES

Chapitre I	7
Chapitre II	69
Chapitre III	125



qu'il soit tout de même bien que nous ne nous en apercevions pas encore. L'Église une, sainte, catholique et apostolique, où Jésus et ses successeurs président à la charité, a été, à les promesses de la vie éternelle, et se fait par la charité.

TABLE DES MATIÈRES

Chapitre I	7
Chapitre II	69
Chapitre III	125

PARIS
FERREY & AUBIN
LIQUÈRE (S)
LE 25
19



TABLE DES MATIÈRES

7	Chapitre I
69	Chapitre II
125	Chapitre III



A C H E V É
D'IMPRIMER



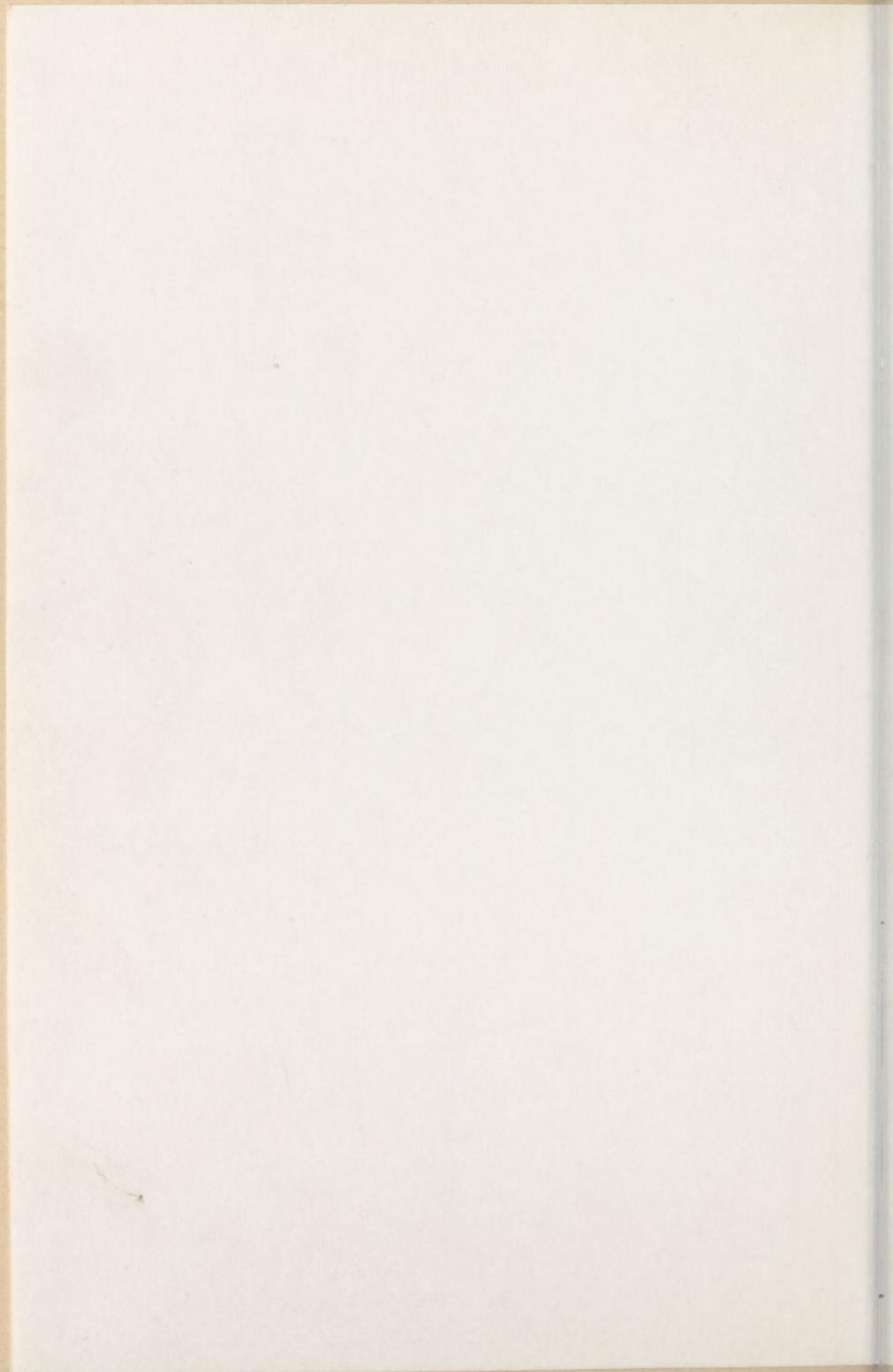
SUR LES
PRESSES D'AUBIN
LIGUGÉ (VIENNE)
LE 25 NOV.
1968

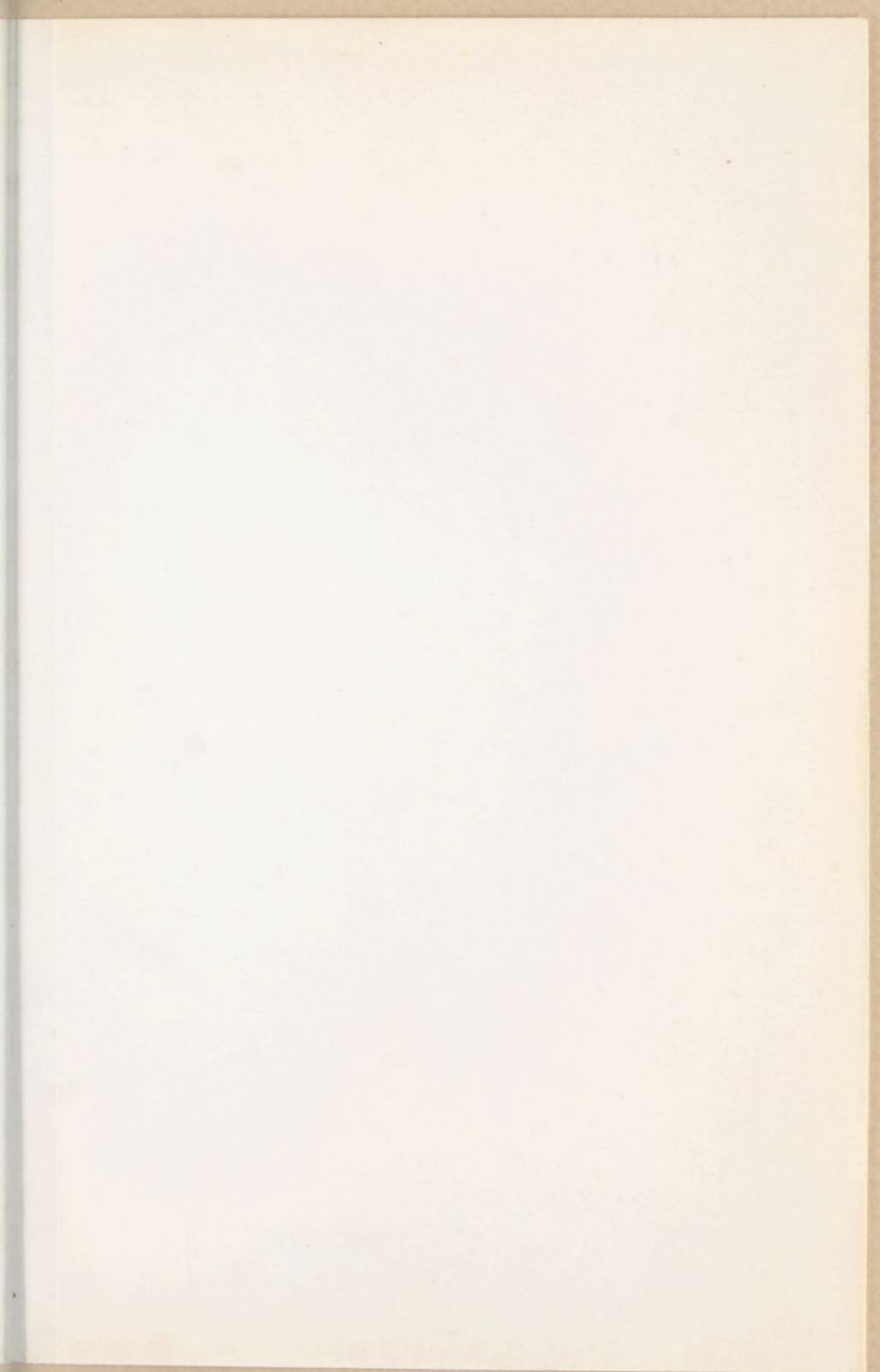
ACHÈVÉ
D'IMPRIMER



LES PRESSES
D'AUXIN
(VIENNE)
LE 25 NOV.
1968

✓





PRÉSENCE ET PENSÉE

- | | |
|---|--|
| 1 VLADIMIR JANKÉLÉVITCH
L'aventure, l'ennui,
le sérieux | 7 MICHEL AMBACHER
Cosmologie et
philosophie |
| 2 CHARLES LE CHEVALIER
L'enthousiasme et
la ferveur | 8 OTTO PÖGGELER
La pensée de
Heidegger |
| 3 GABRIEL MARCEL
La dignité humaine | 9 PAUL TOINET
L'homme en sa vérité |
| 4 MARGUERITE GRIMAUULT
La mélancolie
de Kierkegaard | 10 PAUL RICCEUR –
GABRIEL MARCEL
Entretiens |
| 5 PAUL TOINET
Existence chrétienne
et philosophie | 11 HENRI GOUHIER
L'essence du théâtre |
| 6 RAYMOND VANCOURT
La crise du christia-
nisme contemporain | 12 LESLIE DEWART
L'avenir de la foi |
| | 13 LOUIS BOUYER
La décomposition du
catholicisme |

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

